

Cercle Royal des Officiers de Réserve de Mons et Région

Je serai fidèle envers mon Roi, mon Pays et l'Armée, garante de son intégrité
Ik zal loyaal mijn Koning, mijn Land en het Leger, waarborg van zijn onschendbaarheid dienen

CONTACT

1 et 2/2016

Trimestriel

Janvier – Février – Mars -Avril – Mai - Juin

Belgique-België
P.P.-P.B.
7000 Mons
BC 17454

P 801051

Bureau de dépôt :
Mons – Hyon



M. Raymond TASIAUX
DREVE DU PROPHETE, 62

7000 MONS

Editeur responsable
Alain KICQ
Rue de la Licorne, 34
7022 Hyon
Belgique - België

Sommaire

Le mot du Président

La Fête Nationale

Verdun

La bataille de la Somme

Le génocide arménien

Climat et conflit

L'escadrille Lafayette

Les distinctions honorifiques relatives à la première guerre mondiale (4^e partie)

Les parachutistes

MONCHARTOURN 2016

Bulletin d'inscription

Le mot du Président,

Chers Camarades,

La fin de l'année dernière et le début de 2016 ont été très meurtriers. Le terrorisme de l'état islamique autoproclamé a frappé très durement en France et en Belgique comme il le fait de manière systématique dans les pays du Proche-Orient. Nos démocraties, notre culture est gravement menacée par des êtres abjects qui n'ont aucun respect de la vie humaine et qui massacrent et détruisent au nom d'une intolérance aveugle.

Nous voyons nos militaires patrouiller dans les rues et à proximité des endroits très fréquentés par la population. La menace est bien présente, insidieuse et menaçante.

Rien n'est fini bien au contraire. La vigilance reste de mise. En tant que citoyens de ce pays, nous devons être attentifs sans pour autant tomber dans la paranoïa. C'est notre rôle à tous de respecter tout ce qui contribue à nos valeurs et surtout la vie des personnes.

Mais, tout échange d'idées est désormais rongé par une violence sans nom.

Dans bon nombre de pays européens tout débat, toute discussion sur des enjeux importants sont rongés par une violence débridée tant physique que verbale.

Quelques personnes ont déjà payé de leur vie ou sont meurtries dans leur chair comme la maire de Cologne gravement blessée au couteau en octobre dernier par un opposant à l'arrivée des réfugiés. Voilà maintenant cette députée travailliste britannique assassinée par un extrémiste anti-européen.

Ces attitudes, font honte à nos pays civilisés mais menacent surtout nos démocraties anciennes porteuses des libertés.

Je suis persuadé que la grande majorité refuse de laisser les valeurs périr sous le coup de l'obscurantisme qui gangrène la citoyenneté.

Cette réflexion doit nous engager à réfléchir sur le devenir de notre société. Notre responsabilité citoyenne est engagée dans ce combat quotidien.

Depuis l'A.G. de janvier, certains d'entre nous ont participé à l'une ou l'autre activité comme les Florales gantoises (avril) ou le récent voyage en Normandie qui selon l'avis des participants fut une réussite.

Avec la saison estivale, nous nous accorderons un peu de repos et du temps pour se consacrer à des activités tantôt plus sportives, culturelles, de découvertes ou tout simplement en prenant du bon temps.

Je vous suggère de nous rassembler pour la Fête Nationale et pour le Te Deum qui aura lieu à la collégiale Ste-Waudru à Mons. C'est l'occasion pour chacun d'entre nous d'affirmer notre adhésion aux valeurs chères à notre démocratie.

Dès la rentrée de septembre, nous vous proposons la visite du secteur belge depuis Nieuport jusque Dixmude dans le cadre des commémorations de la première guerre mondiale. C'est une organisation des cercles OR et SOR du Hainaut (MONCHARTOURN). Découvrez les détails dans ce Contact.

Je souhaite à chacun d'entre vous un bel été de découvertes et de joies familiales.

*A l'occasion de la Fête Nationale,
Le Gouverneur de la Province de Hainaut,
Monsieur Tommy Leclercq,
A le plaisir de vous inviter,
Ce 21 juillet 2016, à 11 heures,
Au Te Deum qui sera chanté en
La Collégiale Sainte-Waudru à Mons.
L'entrée des Autorités se fera pour le portail
ouest (Square Roosevelt)*

Les Officiers sont attendus pour 10H30 (X)

(X) communiquer SVP au Président, A. KICQ, votre participation avant le 7 juillet 2016

Avant la Bataille de Verdun

Une guerre de tranchées

Après les combats de 1914 et 1915, le secteur autour de Verdun redevient plus calme. Après l'offensive de 1914, le repli des allemands sur les bords de l'Aisne et la course à la mer, une ligne de front de près de 800 km s'étend désormais de la mer du Nord à la frontière suisse. La croyance en une guerre éclair qui prévalait dans les deux camps en août 1914 s'est évanouie. Une guerre de positions succède à une guerre de mouvements.



Parmi les enseignements retenus par les Etats-Majors, figure la fragilité des places fortes. Les forteresses de Liège et de Namur n'ont guère résisté à la puissance des bombes. La stratégie désormais privilégie les armées en campagne.

La Région Fortifiée de Verdun est créée le 10 août 1915. C'est un ensemble vaste, plus à même de s'adapter aux différentes situations, qui remplace dans l'organisation militaire l'ancienne place forte. La RFV englobe tout le secteur de Saint-Mihiel à l'Argonne. Les fortifications voient leur importance réduite. C'est en août 1915 également que Joffre décide l'élargissement à 7 mètres de la voie reliant Bar-le-Duc à Verdun. Elle jouera un rôle décisif durant la Bataille de Verdun et sera célébrée sous le nom de « Voie sacrée ».

Joseph Joffre reste partisan d'une guerre offensive. Les attaques portées en Champagne en septembre 1915, à laquelle l'armée du Général Sarrail participe dans le secteur de l'Argonne, n'ont pas obtenu de résultats. Mais le généralissime, bien que critiqué, prépare une nouvelle offensive dans la Somme qui serait menée par Foch, une percée qui mettrait fin à la guerre de tranchées. Dès le 5 août, les canons du secteur de Verdun ont été retirés, les forts de la ceinture fortifiée entourant Verdun sont en grande partie désarmés. On prélève également la majeure partie de la garnison en place. Les bataillons d'active sont remplacés par des armées de réserve, des territoriaux.

A l'aube de 1916, seuls deux bataillons de réserve et un bataillon d'active sont en poste à Verdun. Joffre ne croit pas à une offensive dans ce secteur, il privilégie l'hypothèse d'un affrontement plus à l'ouest vers Arras ou Reims. Les mouvements de trains allemands et de troupe observés dans la Woëvre en janvier 1916, de même que les déclarations de « déserteurs » allemands, des lorrains, n'ont pas convaincu l'Etat-Major. Et pourtant...

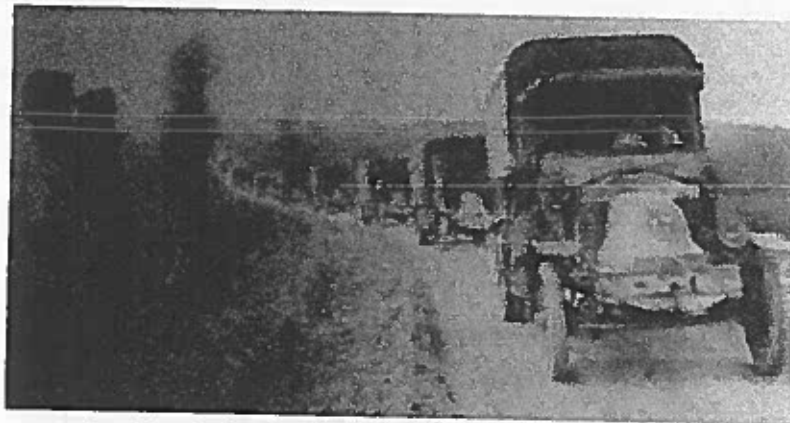
Du côté allemand

Depuis le début de la guerre, la 3ème armée française en poste dans le secteur de Verdun, d'abord commandée par le général Culey puis par le général Sarrail, fait face à la 5^e armée allemande, commandée par le Kronprinz, héritier de la couronne. En ce début d'année, les allemands ont besoin d'une victoire. Von Falkenhayn, qui a remplacé Moltke après la défaite de la Marne, a choisi Verdun. Depuis la bataille de la Marne, le secteur forme un saillant dans les positions allemandes, relativement isolé et difficile - du moins le croit-on du côté allemand - à ravitailler et à soutenir militairement. Les allemands jouissent de nombreuses voies de chemin de fer et de gares importantes pour acheminer les hommes et le matériel. Ils connaissent bien la région proche de Metz. De ce point de vue, la situation semble idéale pour eux.

Par ailleurs, le nom de Verdun a une portée symbolique, pour la famille impériale principalement. Il est attaché au traité de 843 qui partagea l'empire de Charlemagne entre ses trois petits-fils et donna ainsi naissance à la future France et à la future Allemagne. De plus, Verdun fut la dernière ville française évacuée par les Prussiens en 1873. Pour les prussiens, prendre Verdun serait fortement symbolique. Et si la France veut défendre la ville coûte que coûte, l'armée française sera « saignée à blanc » pour reprendre l'expression employée par Falkenhayn dans ses mémoires. Quelle que soit l'issue, l'Allemagne serait donc gagnante et infligerait un sérieux revers à la France, de nature également à décourager son grand allié britannique.

La Bataille de Verdun

La plus terrible bataille que l'humanité ait connue



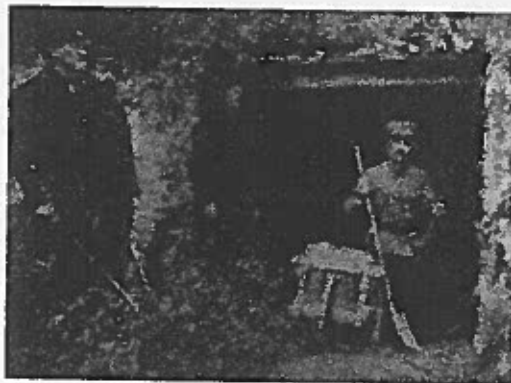
Le 21 février 1916, il est 7h15 du matin, lorsque l'armée allemande fait donner l'artillerie sur les lignes françaises. Sur Verdun même, les premiers obus tombent à 8h15 et visent la gare et les ponts en amont de la cité. Fidèle à une stratégie qui sera désormais suivie par toutes les armées, l'artillerie « prépare le terrain » en pilonnant les lignes françaises pendant plusieurs heures. Le Trommelfeuer, le feu roulant, les orages d'acier. Et en fin d'après-midi, l'assaut est lancé sur des troupes que l'Etat-Major allemand croit à l'agonie.

Côté français, la surprise a été « presque » totale et le choc effroyable. Mais la débandade attendue par l'ennemi n'a pas eu lieu. Les survivants des deux divisions françaises ne battent pas en retraite, ni ne se rendent. A dix contre cent, fusils Lebel contre Mauser et lance-flammes, la défense française s'organise. L'infanterie allemande procède par vagues d'assaut, espacées d'une centaine de mètres. Toutefois, les difficultés du terrain les obligent souvent à progresser par colonnes, désorganisant leur montée en ligne. Et les français encore debout les prennent à revers. Cette capacité de résistance n'avait pas été envisagée par l'état-major allemand, fort de la doctrine militaire du moment « l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe ». Une lutte impitoyable oppose donc les deux camps dès les premières heures. Elle se prolongera pendant plusieurs mois sur cette poche de quelques kilomètres carrés, causant la perte de 163 000 français et 143 000 allemands, tués ou disparus. 216 000 français et 196 000 allemands seront blessés.

Les deux tiers de l'armée française combattent à Verdun. Des combats particulièrement durs. Les poilus qui en réchappent peuvent jouir de quelques moments de répit à l'arrière- pour 4 jours de combat, deux jours de repos - et se refaire - dans la mesure du possible - un moral. Ce n'est pas le cas des troupes ennemies jamais relevées, usées par « l'enfer de Verdun ». Car c'est bien d'un enfer qu'il s'agit. Des villages entiers sont détruits, les champs sont labourés par les obus, l'air est vicié par les gaz toxiques, les bois disparaissent pour laisser place à un paysage lunaire fait de cratères et de tranchées dans lesquels se terrent les survivants. On se bat souvent pour quelques mètres, baïonnette au fusil, couverts de boues, assoiffés, asphyxiés, rompus... Les villages perdus un jour sont reconquis le lendemain ; celui de Fleury devant Douaumont sera pris et repris 16 fois, celui de Vaux treize fois. Le moindre surplomb devient un enjeu, la ligne de front ne cesse de bouger mais ne cède pas.

La ruée sur Verdun

Les premiers jours de la bataille sont terribles. Un déluge de feu et de gaz toxique s'abat sur seulement 5 kms de front durant plus de huit heures. Près de 80 000 Allemands sont mobilisés pour l'offensive. Du jamais vu sur un aussi petit terrain. Et pour la première fois à si grande échelle – une expérimentation avait déjà eu lieu à Malancourt - le lance-flammes est utilisé par les fantassins allemands. C'est une arme terrifiante. Au Bois des Caures, les chasseurs placés aux avant-postes ripostent comme ils peuvent. Mais ils ripostent. A leur tête, le lieutenant-colonel Driant, également député. Le mois précédent, il avait tenté d'alerter le plus haut niveau de l'état des faiblesses de la défense de Verdun. Il est tué au cours des combats du 22 février. Ses unités sont décimées.

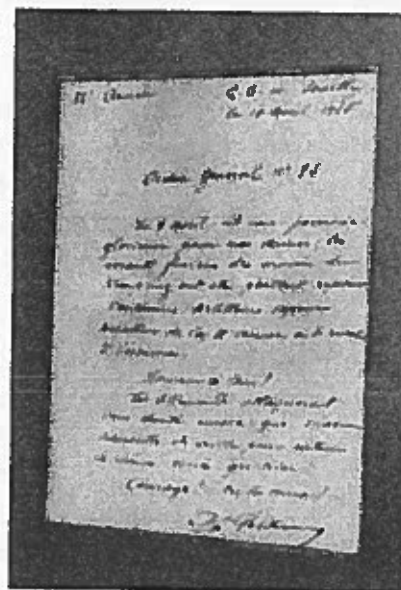


Le Lt-Colonel Driant et ses hommes avant la bataille

Les jours suivants, les combats se poursuivent avec la même intensité. Sur les 2 000 hommes du 362ème RI, il n'en reste que 50 debout. Les chiffres des pertes donnent le vertige. Près de 20 000 hommes tués en quelques jours. Le village de Brabant est évacué le 23 février. Samogneux, Beaumont, Ornes sont perdus le jour suivant. Neuf villages seront complètement détruits, « morts pour la France ». Le fort de Douaumont, occupé par une cinquantaine de territoriaux, est pris le 25 février, par surprise et sans combat, par une patrouille de reconnaissance ennemie. La propagande allemande crie victoire. Mais pour le reste, chaque parcelle de terrain est défendue au prix de mille souffrances. Le courage et le calvaire des défenseurs commence à être connu à l'arrière. C'est dans ce contexte que le général Pétain, à la tête de la 2ème armée française, prend le commandement des opérations sur le front de Verdun le 26 février. Tenir coûte que coûte, « jusqu'à la dernière extrémité » est plus que jamais à l'ordre du jour. Verdun ne doit pas être prise par l'ennemi.

« Courage, on les aura ! »

Finalement, à la fin du mois de février, la progression allemande a été meurtrière mais reste limitée. La supériorité numérique et matérielle n'a pas suffi. Et les pertes allemandes sont plus importantes que prévu par leur commandement. Au début de mars, le village de Douaumont est pris. C'est au cours de ces combats que le capitaine Charles de Gaulle, encore inconnu, est blessé par balles et fait prisonnier. Depuis le début de l'offensive, les allemands ont progressé de quelques kilomètres, sur un front restreint, sans réussir à percer. Le 5 mars, l'armée du Kronprinz organise un nouvel assaut, qui englobe cette fois la rive gauche de la Meuse, plus facile d'accès. Forges tombe le 6 mars mais les allemands sont arrêtés au Morthomme le huit.



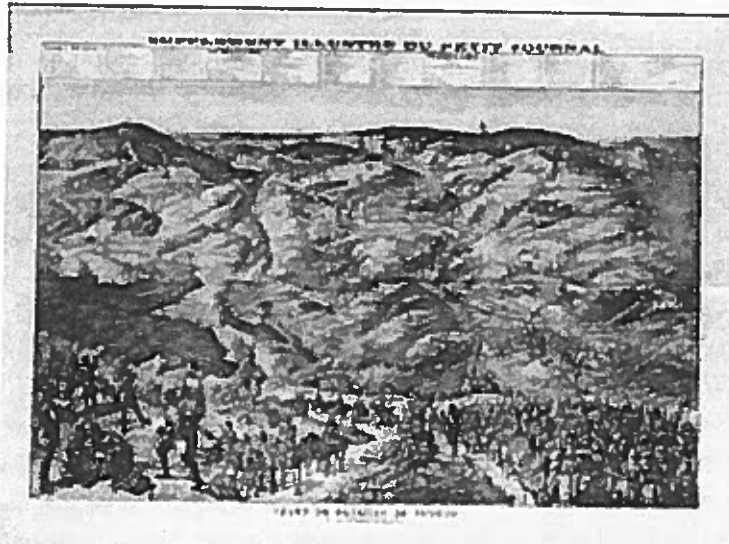
Célèbre ordre du jour du Maréchal Pétain « Courage, on les aura »

Musée de l'Hôtel de ville de Verdun

Depuis Baudonvillers et Bar-le-Duc, une noria de camions est mise en œuvre sur la route reliant Bar le Duc à Verdun, baptisée plus tard par Maurice Barrès la « Voie Sacrée ». Elle va permettre d'acheminer les premiers renforts, puis ravitailler le front et enfin renouveler les troupes régulièrement. Près de 1 500 camions empruntent quotidiennement le circuit selon une mécanique bien huilée. Verdun n'est pas isolée. 2 500 000 combattants français emprunteront le tourniquet de la Voie Sacrée.

Les Allemands persistent

Au mois de mai, les Français essaient de se rapprocher de Douaumont. La perte du fort n'a jamais été acceptée par le commandement français. Le 1er mai, le général Pétain est remplacé par le général Nivelle, que Joffre juge plus offensif. Sous les ordres de Nivelle, le général Mangin tente de reprendre le fort de Douaumont mais échoue, en raison notamment d'une préparation d'artillerie insuffisante. Ce n'est que partie remise.



Reproduction du champ de bataille de Verdun

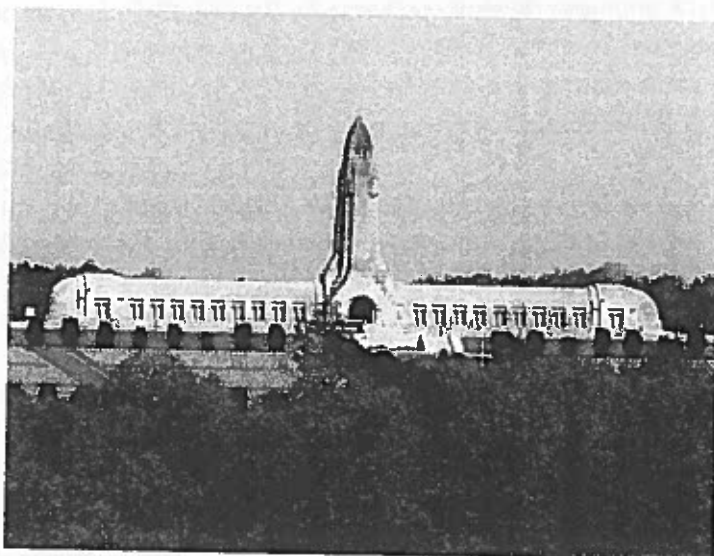
Extrait du Petit journal

Au début du mois de juin, les Allemands, malgré des pertes importantes, s'entêtent à vouloir prendre Verdun. Au prix d'intenses efforts et au terme d'un siège de sept jours, ils parviennent à s'emparer du fort de Vaux le 7 juin. La résistance héroïque du commandant Raynal et de ses hommes reclus à l'intérieur du fort de Vaux, manquant d'air et d'eau, est saluée par l'ennemi au moment de la reddition, devenue inévitable.

Le 23 juin, après un bombardement incessant, d'autant plus traumatisant que les Allemands utilisent des obus à gaz toxique, 60 000 hommes s'avancent sur un front de 6 km. Fleury est pris par l'ennemi. Les pertes sont nombreuses, des deux côtés. Mais les tentatives allemandes pour conquérir Verdun échouent à nouveau. L'ultime assaut prend appui le 12 juillet sur le secteur de Souville et marque le point le plus avancé de la progression ennemie. Mais c'est encore un revers et le fort de Souville reste aux mains des Français. Les Allemands n'ont jamais approché à moins de 5 KM de Verdun. Aucun des objectifs n'a été atteint. Et le 12 juillet le Kronprinz, Guillaume de Prusse, à la tête de la 5ème armée allemande, reçoit l'ordre de se contenter désormais d'une action défensive.

A compter de cette date, les Allemands ont renoncé à prendre Verdun. Pour autant, les combats ne vont pas cesser. Les Français vont se livrer durant tout l'été à un grignotage des positions ennemies. Le 24 octobre, le fort de Douaumont est reconquis par le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, aidé, entre autres, de tirailleurs sénégalais et somalis. Le fort de Vaux est repris le 3 novembre. Au 21 décembre, au terme de 300 jours et 300 nuits de combat, la plupart des positions perdues pendant la bataille ont été réinvesties par l'armée française. L'hiver peut s'installer. La bataille de Verdun est gagnée

Verdun, devoir d'histoire



Verdun , « plus jamais ça »

La bataille faisait encore rage, qu'elle était déjà connue de la planète entière et entrée dans l'histoire. Elle allait marquer durablement la mémoire des hommes et, en premier lieu bien sûr, la mémoire de ceux qui y avaient participé. « Plus jamais ça », formule lapidaire mais explicite, maintes fois entendu dans la bouche de ceux qui avaient connu la réalité du « ça » : « l'enfer de Verdun ». Maintenant que ces combattants ont tous disparu, il reste à faire connaître aux générations d'aujourd'hui et à celles de demain, ce que fut l'événement majeur de la Grande Guerre : la Bataille de Verdun, et ses terribles réalités. C'est la connaissance du « ça » qui amènera chacun à une réflexion sur les guerres et les drames qu'elles provoquent.

Pour cette raison, davantage que le devoir de mémoire régulièrement invoqué, s'impose aujourd'hui le *devoir d'histoire*, et donc le *devoir d'expliquer*, *d'enseigner les faits qui se sont produits*, avec le seul souci de leur exactitude et l'impérieuse nécessité de conserver, au plus près de la réalité, les traces et les symboles de ce que furent les combats. Sans récupération idéologique d'aucune sorte.

Les témoins de Verdun



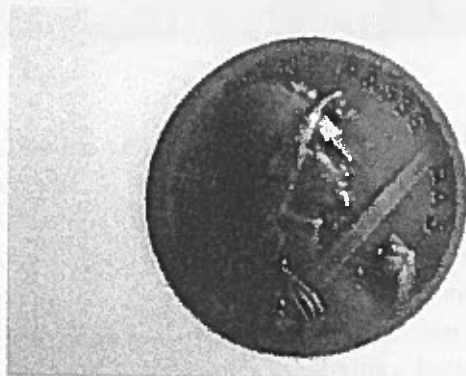
Maurice Genevois, combattant et écrivain

Cependant, durant la guerre et dans les années qui suivirent, jusqu'à une période récente, le souci de se souvenir de ces combats et d'honorer les soldats, morts ou vivants, fut au cœur des préoccupations de la nation dans son ensemble, et surtout pour les combattants. Témoigner de leur

expérience était devenu un devoir. Ne pas témoigner aurait constitué une sorte de trahison à l'égard de leurs camarades qui n'étaient pas revenus du champ de Bataille. Dès 1916, Maurice Genevoix écrivit un récit témoignage des combats de 1914 « sous Verdun » qui décrit, jour après jour, sa propre expérience de jeune officier et le quotidien des combats auxquels il a participé en Argonne, à la ferme de Vaux Marie puis aux Eparges. Au lendemain de la guerre, de nombreux récits tentèrent de décrire les horreurs de la guerre. Ces combattants, se méfiant des discours grandiloquents et des récits mythiques, avaient avant tout le souci de décrire ce qu'avaient été « leur » guerre et leurs souffrances. Se souvenir et transmettre était aussi un devoir à l'égard des générations futures.

La médaille de Verdun

Le souci de perpétuer le souvenir des combats s'impose également aux différentes autorités.



Médaille de Verdun

Le 20 novembre 1916, en pleine guerre, en pleine bataille, le Conseil Municipal de Verdun alors installé à Paris, dans les locaux de la rue de Bellechasse, siège aujourd'hui du ministère des Anciens Combattants, décide la création de la Médaille de Verdun attribuée « aux grands Chefs, aux Officiers, aux Soldats, à tous, héros ou anonymes, vivants et morts... ». La Ville de Verdun « inviolée et debout sur ses ruines la dédie en témoignage de sa reconnaissance ». Quelques semaines auparavant, le Chef de l'Etat, Raymond Poincaré, est présent à la citadelle souterraine. Il vient remettre à la Ville de Verdun la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre, ainsi que plusieurs décorations de puissances étrangères. Dans un discours devenu historique, il entérine, avec quelques mois d'avance, la défaite de l'Allemagne à Verdun : « Voici les murs où se sont brisées les suprêmes espérances de l'Allemagne impériale. C'est ici qu'elle avait cherché à remporter un succès bruyant et théâtral. C'est ici qu'avec une fermeté tranquille, la France lui a répondu « on ne passe pas ». La formule « Verdun, on ne passe pas » devient la devise inscrite sur la médaille de Verdun.

Le 26 avril, 1922, le Conseil Municipal décide que la médaille sera décernée aux « combattants des armées françaises et alliées qui se sont trouvées en service commandé entre le 31 juillet 1914 et le 11 novembre 1918 dans l'Armée de Verdun, secteur compris entre l'Argonne et la hernie de Saint-Mihiel, dans la zone soumise au bombardement par canon (bombardement par avion exclu) ». Dans le même mouvement est ouvert le « Livre d'Or des Soldats de Verdun » et créée la commission du Livre d'Or, chargée d'examiner les justifications des combattants ou de leurs familles qui la sollicitent.

Aujourd'hui encore, presque cent ans après la bataille, les descendants des combattants demandent copie des pages du livre d'or où figure le nom d'un membre de leur famille ayant participé aux combats.

Verdun et le soldat inconnu

C'est également en novembre 1916 que fut exprimée pour la première fois l'idée de faire reposer au Panthéon un soldat anonyme. L'idée allait faire son chemin et sera adoptée en novembre 1919 par l'Assemblée Nationale. Finalement l'Arc de Triomphe sera choisi pour accueillir le héros anonyme. C'est à Verdun, lieu hautement symbolique, qu'il sera choisi parmi huit combattants « dont l'identité comme française est certaine mais dont l'identité personnelle n'a pu être établie », issus des huit grands secteurs de combats de la Grande Guerre (Artois, Somme, Île-de-France, Chemin des Dames, Champagne, Lorraine, Verdun et les Flandres).

Le 10 novembre 1920, dans la citadelle souterraine, le soldat Auguste Thin choisit le 6ème cercueil, 6 car il appartient au 6ème corps et au 132ème RI dont les chiffres cumulés donnent également le chiffre 6.



Le cercueil choisi est transféré à Paris et présenté solennellement à l'Arc de Triomphe le 11 novembre 1920, sous lequel il sera définitivement enterré en 1921. Une flamme sacrée est installée sur le tombeau et allumée pour la première fois le 11 novembre 1923. Tous les ans, la flamme Sacrée est acheminée par des marcheurs de Paris à Verdun et brûle dans la crypte du monument aux morts du 1er au 11 novembre. Les sept autres corps sont inhumés au cimetière militaire national de Verdun.

La bataille de la SOMME

Juillet – octobre 1916

L'époque de la bataille de la Somme est celle de toute la guerre, à laquelle s'applique le mieux la formule célèbre : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe. »

Par la suite on est revenu, aussi bien chez nos ennemis que chez nous, à d'autres idées.

Mais, à ce moment, on avait pour principe que le seul moyen de forcer le passage était de détruire complètement le système de défense (au moyen du pilonnage) puis, les obstacles anéantis, d'y lancer l'infanterie « la canne à la main. »



Vision d'un bombardement

(Par Paul HEUZE, 1921)

Dimanche 25 juin 1916, je me trouvais, avec quelques camarades, sur une espèce de butte située -- autant que je m'en souviens - à l'ouest d'Albert, dominant la ville ; et nous contemplions, au milieu d'un tintamarre effroyable, un spectacle extraordinaire : le bombardement des lignes allemandes par l'artillerie des alliés, qui venait de se déclencher pour la « préparation » de la grande offensive du 1^{er} juillet.

Notre observatoire se dressait à peu près au centre du secteur de l'attaque ; et, de là, nos regards pouvaient se porter, à gauche jusqu'à la vallée de l'Ancre et jusqu'aux hauteurs de Beaumont-Hamel, en face jusqu'aux collines derrière lesquelles est Bapaume, à droite jusqu'à la vallée de la Somme, par-dessus Frécourt et Suzanne nous dominions la bataille, comme de la pointe d'un promontoire.

Quelques milliers de canons, dont nous ne voyions pas un seul, tiraient alors ensemble sur les positions ennemies, et leurs coups faisaient un grondement ininterrompu, avec des claquements et des arrachements bizarres, dans lesquels, aussi, les longs sifflements des obus passant au dessus de nos têtes, en voûte, mettaient des stridences aiguës de cent espèces différentes.

Le ciel était gris et bas; mais l'air, rempli d'odeurs âcres, était comme frissonnant des rafales de bruit, et un bouquet d'arbres, auprès de nous, agitait ses feuilles ; le sol, aussi, frémissait sous nos pieds; et, sur tout l'horizon, en face, dans les lignes allemandes, il nous semblait assister à une sorte de tremblement de terre. Au milieu de nuages de fumée noire et de poussière, des éclatements, des explosions, des gerbes énormes de terre et de débris, en éventail, qui rappelaient celles des vagues

se brisant sur les récifs, des lueurs d'incendie, des bouffées rouges, des disparitions subites de grands arbres paraissant s'engloutir dans le sol.

Rien ne répondait, de là-bas : aucun signe de vie

Nous savions pourtant que des êtres humains, nos ennemis, y vivaient et y recevaient sans répit cette infernale avalanche; et nous étions très contents, car nous attendions cette minute depuis bien des jours !

Jamais encore nul d'entre nous n'avait vu un bombardement aussi formidable. Aussi, à mesure que les heures s'écoulaient, la colline où nous nous étions arrêtés s'encombrait de spectateurs : il y en avait de toutes sortes --- comme toujours, au front, dans ces circonstances -- et il semblait que toute l'Armée anglaise (car nous nous trouvions dans le secteur anglais) y fût représentée : des généraux, des officiers de toutes armes, des cavaliers, des gens de police, des coloniaux, des Canadiens, des Écossais, des Hindous. Pas de bruit, pas de cris ; mais une émotion contenue, mêlée de fierté et d'espoir...

Puis, le soir vint... La canonnade continuait, continuait, sans faiblir... Je dus partir avec l'officier que j'avais accompagné...

C'était la bataille qui venait de se déclencher, la grande bataille dont les préparatifs s'étaient faits, sous nos yeux, pendant plusieurs mois

La préparation de la Bataille de la Somme

Pendant plusieurs mois, toute la région en arrière du front avait été transformée en un immense et bourdonnant chantier; et l'on avait eu là, vraiment, pour la première fois, la notion exacte et palpable, du rôle que pouvait jouer l'industrie dans la guerre moderne.

Le pays, pour ses habitants eux-mêmes, n'était pas reconnaissable.

Construction de routes nouvelles, éventrement de la campagne par des nuées de territoriaux manieurs de pioches et de pelles, lourds camions routiers déversant sans relâche, nuit et jour, des monceaux de cailloux; arroseuses, rouleaux compresseurs ; établissement de lignes de chemin de fer, avec gares aux multiples voies et quais de déchargement pour le matériel et les munitions ; installations de parcs d'aviation, sous les immenses « Bessonneau » recouverts de bâches noires, jaunes et vertes, imitant des prairies galeuses ; mise en place d'innombrables batteries d'artillerie lourde, avec les canons Tranchée à l'entrée de FLAUCOURTenterrés dans le sol et des plates-formes bétonnées ; De tous les côtés, dans des taillis, au bord des routes, parcs à munitions, amoncellement d'obus de tous calibres sous de petites baraques en toile peinte ; creusement de tranchées et de boyaux, d'abris pour les troupes s'enfonçant dans les collines, de postes de relais d'ambulance pour les blessés ; pose de cent mille lignes télégraphiques et téléphoniques, enchevêtrées ; forage de puits et installation de grands postes d'eau, avec les longs abreuvoirs tout neufs pour les chevaux : ç'avait été, sous nos yeux, la mise en oeuvre,, pour l'art de la guerre, de tout ce que la science pratique peut lui apporter de perfectionnements!

Il n'est pas jusqu'au camouflage qui n'ait paru atteindre alors son apogée. Ce qui fut consommé de toile peinte, pendant ces quelques mois, est invraisemblable des kilomètres carrés !

Il y en avait pour tout et sur tout!... Et le « truquage » !

Faux arbres en tôle, fausses bornes kilométriques, faux débris, faux canons, faux obus, faux cadavres de chevaux ou d'hommes, tout cela creux, pour servir d'observatoires ; grands rideaux de rafla, teint en vert-feuille, jetés par-dessus des passages, des ponts, des travaux en cours ; châssis dressés, représentant des maisons en ruines, pour masquer des batteries ; j'ai même vu fabriquer une grande péniche, entière, destinée à camoufler une canonnière fluviale !

Il paraît incontestable que les Allemands furent trompés.

Certes, ils savaient qu'une offensive se préparait sur le front de Picardie; les grands travaux d'aménagement se faisaient au grand jour : il le fallait bien !

Mais grâce, sans doute, à nos aviateurs qui leur interdisaient toute observation, les détails leur échappèrent. Si bien que, quand l'infanterie à son tour, au dernier moment, arriva en ligne (je vois toujours tous ces coloniaux montant, montant, montant, aux derniers jours de juin!) et fonça brusquement sur eux, on peut dire que nos ennemis furent absolument et profondément stupéfaits!

Ils attendaient bien une attaque sur le secteur anglais : sur le secteur français, ils avaient cru, purement et simplement, à une feinte.

Il est vrai, -- il faut s'en rendre compte après coup - qu'il était impossible à des cerveaux allemands d'imaginer que l'Armée française, épuisée par quatre horribles mois de défensive sous Verdun, aurait l'audace d'entreprendre, dans le même temps, une action d'une telle envergure sur un autre point du front!... Le plan d'attaque

C'est au mois de décembre 1915, au cours de réunions tenues à Chantilly, le 6 et le 7, sous la présidence du général Joffre, que la décision avait été prise d'une offensive générale « sur tous les fronts », au milieu de l'année 1916.

En ce qui concernait le front de France, l'attaque devait être faite par les Anglais et les Français, à peu près par moitié.

La date choisie était le 1^{er} juillet; l'emplacement : le front de Picardie, appelé plus couramment front de la Somme, entre la région d'Hébuterne et la région de Lassigny, sur environ 70 kilomètres ; la direction générale de l'attaque était une ligne Bapaume-Péronne-Ham ; le but une fois de plus, la « percée » du front ennemi.

L'emplacement était remarquablement bien choisi, et la suite devait le démontrer. En effet, cette partie du front, depuis les cahotements de la « course à la mer », était restée calme.

Il y avait bien eu, de part et d'autre, quelques incursions et quelques bombardements ; mais, du côté français comme du côté allemand, les positions étaient très solides; et comme une avance partielle ne pouvait offrir aucun avantage, ni pour nos adversaires ni pour nous, les Allemands n'éprouvaient, de ce côté, aucune crainte.

Une réunion du 18 février 1916, à la veille même de Verdun confirma l'accord franco-anglais; et, immédiatement, les travaux préparatoires commencèrent.

Pour les Français, c'était le général Foch qui mènerait l'affaire avec trois Armées (une quarantaine de divisions) ; du côté anglais, le général Douglas Haig, successeur du maréchal French, avec deux Armées. Le point de jonction des deux alliés serait le fleuve (la Somme) qui coupait à peu près perpendiculairement, en zigzags, la ligne d'attaque.

L'offensive allemande sur Verdun aurait pu faire abandonner ces projets.

Heureusement, il n'en fut rien.

Le général Joffre, appuyé par le général de Castelnau, arriva à faire maintenir le principe de l'offensive, quitte à en modifier légèrement le but et le plan. Les Anglais, eux, hésitaient. Ils auraient préféré nous apporter une « aide immédiate » à Verdun : le Commandement français ne l'accepta pas ; et prenant seul, avec une magnifique confiance, la responsabilité de protéger et de sauver la vieille citadelle de la Meuse, il demanda seulement aux Anglais de « relever », sur d'autres points du front, nos formations appelées pour la fournaise de Verdun : ce qu'ils firent.

Certes, en ce sens, nos alliés nous furent alors d'un grand secours ; mais pendant ce temps, ils devaient (comme nous) continuer leurs préparatifs sur la Somme ; et, comme le faisait remarquer le général de Castelnau, c'était précisément en accomplissant quand même, à tout prix, au jour dit, cette puissante attaque, que nous avions des chances de décongestionner les forces allemandes assemblées contre Verdun.

Le but de l'offensive sur la Somme se trouvait donc ainsi modifié : il ne s'agissait plus, essentiellement, d'une percée du front ennemi : il s'agissait, avant tout, de dégager Verdun. Qu'accessoirement, résultat devenu secondaire, on pût forcer les lignes, ce serait tant mieux mais, ce qui était plus important encore, c'était d'user l'adversaire, de lui tuer du monde, de lui démolir du matériel.

Le plan d'attaque, lui aussi, par suite du changement d'objet, se trouvait nécessairement quelque peu modifié. On enleva au général Foch, au fur et à mesure des besoins pour Verdun, plus des deux tiers des forces qui lui avaient été primitivement assignées : si bien qu'il ne dut attaquer, finalement, qu'avec une douzaine de divisions.

Dans ces conditions, son front d'attaque fut réduit, sur la zone extrême sud, d'une vingtaine de kilomètres, ce qui supprimait l'attaque en direction de Ham : la région sur laquelle allait se dérouler la bataille était le beau et riche Santerre. Quant au généralissime anglais, lui ne changeait pas son dispositif ; mais son action pouvait et devait alors devenir la principale.

Telle quelle, la conception des alliés était audacieuse en de pareilles circonstances ; et ce ne fut pas sans difficultés, au milieu de mille critiques de toutes espèces, que le Commandement français put en poursuivre la réalisation en mars, en avril, en mai, en juin.

A l'arrière, particulièrement dans les milieux politiques, on criait au scandale. Savoir que des divisions « se reposaient » tranquillement dans la Somme, tandis que tant de dangers menaçaient Verdun et que tant des nôtres y étaient broyés, restait incompréhensible.

Des gens qui ne connaissaient rien de rien de la guerre (ce sont ceux-là qu'on écoute volontiers !) criaient, en levant les bras

« Qu'attend-on pour tout jeter sur la Meuse ? »

Joffre tint bon; et Foch; et Douglas Haig.

Et, au jour prescrit, à l'heure dite, l'une des plus belles victoires de la guerre (car la Somme fut cela) devait venir enfin démontrer combien le Haut Commandement français, cette fois, avait vu juste !

Les armées en présence

Au nord, le général Douglas Haig avait sous ses ordres deux Armées : la 4e (général Rawlinson) et la 5e (général Gough), celle-ci en réserve.

Le point de jonction avec les Français s'était trouvé un peu remonté, de sorte que Foch, qui avait, lui aussi, deux Armées (2) : la 6e (général Fayolle) et la 10e (général Micheler) - celle-ci en réserve, - avait tout un Corps d'Armée, le fameux 20e (général Balfourier, quatre divisions), sur la rive droite du fleuve (Somme). Sur la droite du 20e Corps d'Armée était le 1e Corps colonial (général Berdoulat, quatre divisions); au-dessous encore, et en appui, le 35e Corps d'Armée (trois divisions).

La liaison entre les Armées alliées se faisait à Maricourt

Qu'y avait-il en face ?

Dans une petite brochure publiée dès 1916 par John Buchan, l'auteur, essayant, ce qui est bien naturel, d'expliquer l'échec des Anglais à leur aile gauche, écrit, entre autres choses :

« Les Allemands supposaient que l'attaque s'étendrait d'Arras à Albert (secteur anglais) et, dans toute cette région, ils avaient opéré une concentration complète d'hommes et de canons. Ils étaient moins bien préparés au sud d'Albert; et, au sud de la Somme, ils furent pris en défaut ».

Cela est dit, évidemment, dans un certain but expliquer l'avance plus rapide des Français ; mais cela est cependant la pure vérité.

Les Allemands, encore une fois, ne pouvaient nous croire, nous Français, capables d'un tel effort ; et ils avaient naturellement massé le gros de leurs forces vers le front du nord.

Là était leur IIe Armée (Von Below), ayant à sa gauche la fameuse VIe Armée commandée par le prince Rupprecht de Bavière, qui n'avait pas « fait » Verdun; et, plus bas, face à nous, était la IVe Armée, celle qui subit le coup de la surprise.

Les trois Armées, ensemble, représentaient plus de 500 000 combattants.

Mais ce qui devait surtout rendre la bataille fort dure, pour tous, c'étaient les formidables positions défensives de l'ennemi.

Les Allemands, eux aussi, avaient remué de la terre, dans une autre intention que nous et depuis plus longtemps. Et, aussi bien, le pays qu'ils occupaient se prêtait merveilleusement à ces gigantesques travaux.

Entre l'Ancre et la Somme, le terrain est naturellement accidenté : petites collines, vallons, futaies, vastes prairies marécageuses, très nombreux villages, souvent entourés de bois et possédant

presque toujours des caves ; au sud de la Somme, le pays est plus plat, mais il est bosselé de longues ondulations séparées par de petits cours d'eau peu profonds. Cette région, pendant près de deux ans, les Allemands avaient travaillé à en faire une sorte de vaste « camp retranché ».

Nos ennemis, il faut le remarquer, occupaient presque partout des hauteurs. Leur front se composait d'une forte première position, avec des tranchées de première ligne, d'appui et de réserve, et un labyrinthe d'abris profonds ; d'une deuxième ligne intermédiaire, moins forte, protégeant des batteries de campagne ; et, un peu en arrière, d'une deuxième position presque aussi forte que la première. A l'arrière, se trouvaient des bois et des villages « fortifiés », reliés par des boyaux, de façon à former une troisième et même une quatrième ligne.

Qu'on ajoute à cela des chemins de fer, rayonnant de La Fère, de Saint-Quentin et de Cambrai, de nombreuses « voies étroites, une puissante artillerie, d'innombrables mitrailleuses servies par des mitrailleurs de premier ordre.

C'était le type parfait de « l'organisation en profondeur », avec des tranchées couvertes, des chambres bétonnées et de véritables habitations souterraines, comportant d'ailleurs tout le confort moderne : celles-là, les troupes alliées devaient les découvrir, à mesure qu'elles avanceraient, et leur étonnement fut grand !

John BUCHAN décrit cela :

« En parcourant le pays conquis, on se sentait pénétré de respect pour le travail de castor du soldat allemand... Le sol de cette région est le meilleur dans lequel on puisse creuser, car il se coupe comme du fromage et durcit ensuite comme de la brique, quand le temps est sec... Une des tranchées de communication était formée d'un tunnel de 100 mètres de longueur, soutenu d'un bout à l'autre par des poutres, et à une telle profondeur qu'il était à l'épreuve des obus les plus lourds. Les petits trous d'homme, destinés aux tirailleurs, étaient très habilement disposés. On y accédait des tranchées par des boyaux, et les ouvertures étaient habilement dissimulées sous des débris d'apparence naturelle.

Mais le plus étonnant, c'étaient les abris. Il y en avait un, à Fricourt, qui avait neuf chambres et cinq portes de sorties ; il était muni de portes de fer et de rideaux ; le sol était recouvert de toile cirée et les murs de papier de tenture ; il y avait aussi des tableaux et, enfin, une bonne salle de bains, de la lumière et des sonneries électriques. L'état-major qui l'habitait devait mener une vie joyeuse ! ...

Beaucoup de ces abris avaient deux étages ; un escalier de dix mètres, bien tapissé, conduisait au premier étage et un autre escalier, de la même longueur, conduisait à un étage au-dessous... Quand les Allemands proclamaient avec orgueil que le front de l'ouest était inexpugnable, ils le croyaient. Ils croyaient avoir fondé une cité permanente, dont ils ne sortiraient qu'après une paix triomphante. »

C'était toute cette formidable organisation qu'il fallait « passer ». Pour cela, nous allions essayer, d'abord, de la démolir avec de l'artillerie.

De là l'accumulation, pour la bataille de la Somme, d'une masse d'artillerie comme jamais encore on n'en avait vu, avec quelques millions d'obus à tirer, et cette « préparation » fantastique avec laquelle on obtint, d'ailleurs, le résultat désiré.

Quelle valeur avait, réellement, cette conception, au point de vue d'une « percée » ?

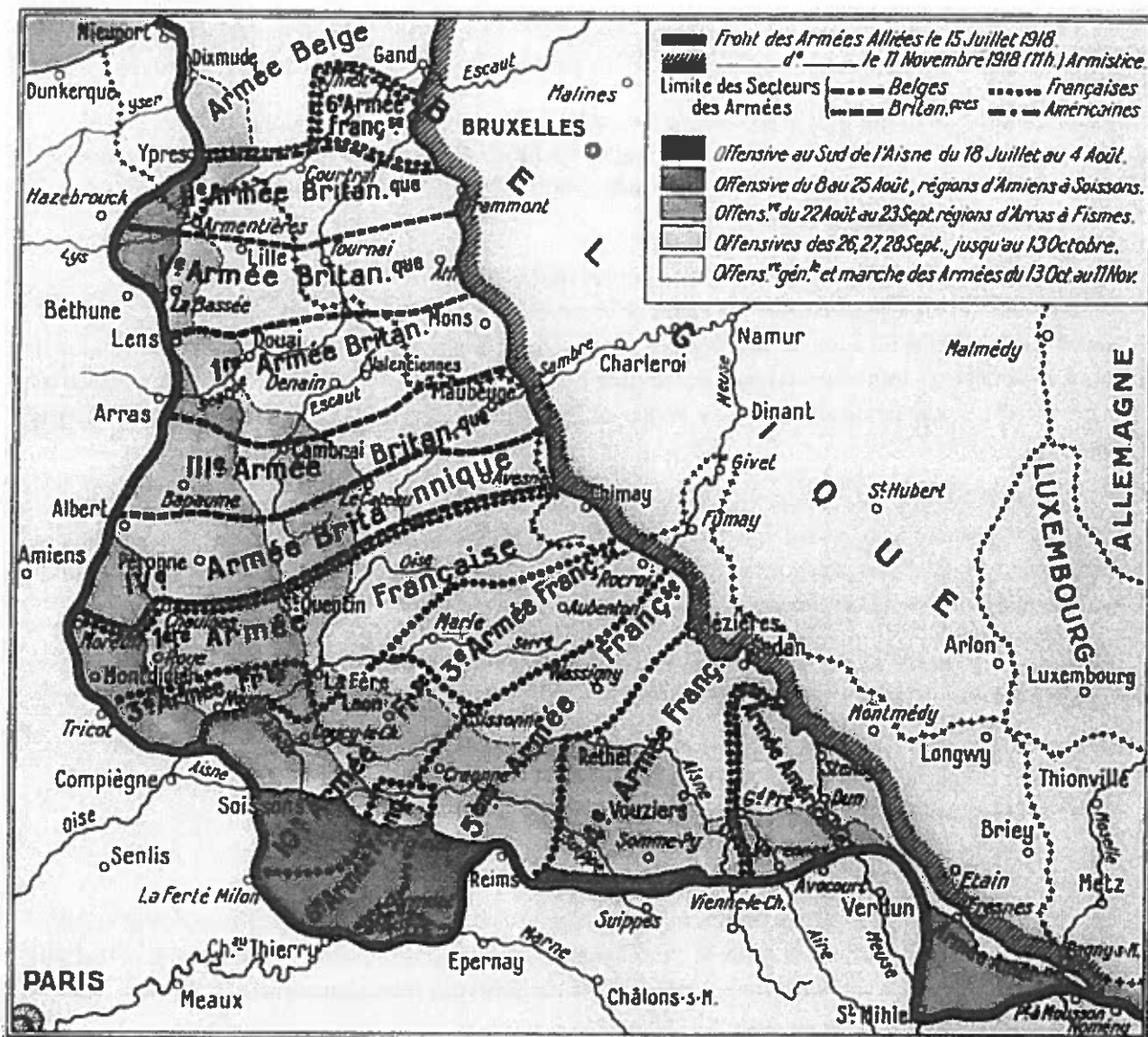
La vérité, c'est qu'il est toujours extrêmement difficile de percer une ligne parce que, quel que soit le moyen adopté, tout, a la guerre, tient dans l'exécution et que c'est souvent à des autorités subordonnées qu'incombe, subitement, la responsabilité de prendre des décisions.

On n'a pas percé à la Somme, malgré le « pilonnage » le plus perfectionné ; et, par contre, à deux reprises, en 1918, nous devons voir les Allemands nous percer sans pilonnage.

Est-ce la condamnation du système ? Peut-être pas.

Il est extrêmement délicat, pour un chef, sur le terrain, en pleine action, de décider d'avancer. Il s'est produit, à la Somme, ce qui s'est produit ailleurs, ce qui s'est produit de même, souvent, chez les Allemands : tel chef ayant en face de lui, par exemple, un village vide d'ennemis, et ne le sachant, ne l'a pas occupé à ce moment précis; et, ensuite, se décidant trop tard, il a trouvé la position occupée par de nouveaux défenseurs.

La Bataille



On peut déjà fait, distinguer trois « phases » dans la bataille de la Somme

La première, qui va du 25 juin au 20 juillet, est celle du bombardement et des grandes « enjambées » d'infanterie. Puis, encore vive aux derniers jours de juillet, l'action est languissante pendant tout le cours du mois d'août, très chaud; et cela fait une deuxième phase. Enfin, en septembre, il y a reprise de l'activité sur tout le front jusque vers le milieu d'octobre, qui amène, avec l'automne, dans d'épouvantables flots de boue, l'arrêt de l'offensive : c'est la troisième phase.

La première phase (25 juin-20 juillet)

La préparation d'artillerie 25 juin-30 juin

Plus de 4000 pièces de canon - anglaises et françaises - parmi lesquelles les monstres de « l'artillerie lourde sur voie ferrée », voilà ce qui fut rassemblé sur le front, face à l'ennemi.

A leur service, une aviation puissante, pleine d'entrain, bien supérieure, cette fois, à l'aviation allemande, et qui allait, détruisant sans répit les drachen de l'adversaire, lui « crever les yeux. »

Et le bombardement commença à partir du 25 août.

Il dura six jours pleins et tous ceux qui y ont assisté en ont gardé un souvenir inoubliable. Car on a pu voir, depuis, des canonnades aussi intenses, mais pas d'une telle étendue ni d'une telle durée.

Accompagnée de fréquentes émissions de gaz, celle-là fit, chez l'ennemi, de qui l'artillerie, privée d'observateurs, ne pouvait répondre, des ravages horribles. La nuit, quand on passait sur les routes situées en arrière du front, le firmament, à l'est, semblait illuminé comme par des séries ininterrompues d'éclairs de chaleur.

Le temps était gris et pluvieux; néanmoins, sur les routes détrempées les troupes étaient en mouvement, et les grands convois de camions commençaient à porter les ravitaillements. Car le service automobile, lui aussi, se préparait depuis quelque temps : après l'expérience de Verdun, où il avait été obligé de tout improviser, après la rude épreuve de la « Voie Sacrée », après le succès de la « Commission régulatrice automobile » de Bar-le-Duc, il était prêt, sur la Somme, pour des transports intensifs.

Il avait organisé, pour le premier jour de l'attaque (1^e juillet), une nouvelle Commission régulatrice automobile, située à Longueau, qui devait avoir la régulation des convois de toutes sortes pendant la bataille et qui, d'ailleurs, s'acquitta fort bien de sa tâche, en évitant, sur un écheveau de routes très embrouillé, les néfastes embouteillages.

Et, déjà, ses formations, assemblées de tous les points du front dans la région à l'est d'Amiens, se mettaient en route vers les lignes de bataille.

Le moral, dans toute l'Armée - dans les deux Armées alliées --était magnifique de confiance et d'entrain : c'était, enfin, le grand combat pour la délivrance et, comme disaient les Anglais - et on le croyait -- le « suprême effort » de la guerre !

Les canons tonnaient, tonnaient toujours sous le ciel gris et bas.

Puis, dans la soirée du 30 juin, le temps ayant changé brusquement, les nuages tristes s'en allèrent vers l'ouest, en s'effilochant, et toute la campagne du Santerre, restée verte et jolie quand même au milieu de ces bouleversements, fut baignée dans la lumière rose d'un beau couchant de plein été.

La nuit fut sereine et fraîche et, le lendemain, la première journée de juillet s'annonça chaude et sans nuages, avec de nombreux chants d'alouettes.

Alors, à 7h30 très précises, de toutes les tranchées, sur une ligne de 45 kilomètres, l'infanterie bondit.

Du côté français

A l'extrême sud, c'était le 1^e Corps d'Armée colonial (général Berdoulat), appuyé par une division du 35^e Corps d'Armée, qui montait à l'assaut en chantant La Marseillaise : en quelques heures, il s'empara de Fay, Dompierre, Becquincourt, et prit pied sur le plateau de Flaucourt.

Toute la première position allemande était à nous et la deuxième position, marquée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, était abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves.

On avait fait 5000 prisonniers.

L'attaque fut une surprise absolue pour l'ennemi car, peu d'instant avant qu'elle commençât, on avait justement distribué aux troupes allemandes de première ligne un ordre du jour annonçant la « prise imminente » de Verdun et affirmant qu'en conséquence, en dépit des apparences toute offensive française sur un autre point était impossible !

Des officiers furent faits prisonniers au moment où ils commençaient leur toilette du matin dans les abris ; des bataillons entiers furent pris, d'un coup, avec un minimum de pertes pour nous 200 hommes pour toute une division !

Sur le champ de bataille il y avait, par contre, une grande quantité de cadavres allemands.

Je me souviendrai toujours, et tous ceux qui l'ont vu, je pense, de l'aspect de ce champ de bataille.

Dompierre et Becquincourt particulièrement, ou du moins les emplacements de ces villages, étaient effarants de dévastation.

On eût dit une mer, dont les vagues énormes se fussent subitement figées, et sur laquelle surnageaient d'extraordinaires débris de toutes sortes : blocs de pierre, ferrailles tordues, poutres calcinées, briques, tuiles cassées, morceaux de meubles, vêtements, paillasses éventrées, instruments de labourage, matériel militaire, rondins, fils de fer, armes, pieux, munitions, roues, voitures démolies... tout était confondu, pêle-mêle, dans un infernal fouillis. Il était impossible de déterminer un plan quelconque du village dont les maisons avaient disparu : quelques moignons noirs se dressaient : l'église, peut-être, avec le cimetière retourné comme le reste...

Des batteries de 75, déjà installées tant bien que mal dans ce chaos, tiraient vers les lignes allemandes, qui renvoyaient des 77 dont personne ne semblait se préoccuper. Aucune tristesse, d'ailleurs : c'était encore l'atmosphère de la bataille.

Mais, pendant ce temps, que s'était-il passé au nord de la Somme ?

De ce côté, le 20e Corps d'Armée ne devait, en principe, que soutenir l'attaque anglaise. En fait, entraînant avec eux la droite alliée, les splendides soldats de Balfourier - parmi lesquels les jeunes recrues de la classe 16 se montrèrent particulièrement ardents -- s'emparèrent, en quelques bonds, de Curlu et de toute la première position ennemie.

Là encore, peu ou pas de pertes pour nous.

Sur tout le front, l'aspect du ciel était caractéristique. Il y avait, au-dessus des lignes françaises, une longue file de saucisses, claires et transparentes dans le soleil : l'oeil en découvrait vingt à vingt-cinq ; sur les lignes allemandes, pas une ; nos avions les avaient crevées à mesure qu'elles tentaient de s'élever.

L'échec anglais

Malheureusement, dans le secteur anglais, les résultats n'étaient pas aussi brillants.

L'objectif des troupes britanniques était le même que le nôtre : enlever la première position allemande.

A leur gauche, elles avaient en face d'elles Gommécourt (au nord d'Hébuterne), Serre, Beaumont-Hamel, Thiepval. Or, leurs assauts se brisèrent sur les positions -- fort solides, il est vrai, -- de l'ennemi : pas un pouce de terrain ne fut conquis.

Pour leur droite, le thème de l'attaque était de faire tomber le saillant de Fricourt, en le contournant par le nord et par l'ouest : par le nord en prenant Oivillers et La Boisselle, par l'ouest en prenant Mametz.

La manœuvre réussit à l'ouest, où l'extrême droite anglaise, entraînée par notre 20° Corps d'Armée, s'empara très brillamment de Mametz et de Montauban.

Mais sur Ovillers et sur La Boisselle, en dépit de quelques avances momentanées, ce fut l'impuissance complète ; et au centre, Fricourt lui-même, entouré, ne devait être pris que le lendemain.

Les Anglais se sont excusés, comme ils ont pu, de ces échecs qui devaient avoir de grosses conséquences.

Dans un passage d'une brochure, John Buchan écrivait, en 1916 :

« Avant que nos hommes eussent pu sortir de leurs tranchées, les Allemands avaient couvert notre front de puissants explosifs et, dans bien des cas, entièrement démoli la première ligne de tranchées. Sur toute la ligne, à 50 mètres en avant et en arrière de la première tranchée, ils firent pleuvoir des obus de 6 et de 8 pouces (150 et 210 millimètres). Cela fit que nos troupes, au lieu de se former en avant de la tranchée, furent obligées de se former sur le terrain découvert en arrière, car la première tranchée n'existait plus.

En outre, l'ennemi maintenait un feu de barrage intense qui devait être dirigé par des observateurs, car il suivait nos troupes à mesure qu'elles avançaient. »

C'est possible. Aussi bien, répétons-le encore, la réalité seule compte à la guerre.

La gauche anglaise n'avait pas avancé, voilà le fait : elle devenait, provisoirement, pivot : la manœuvre générale d'avance en lignes parallèles était donc enrayée.

Chez nous autres, il y eut, lorsqu'on apprit que la gauche anglaise était restée bloquée, une grande désillusion.

Et quand, les jours suivants, l'Armée française, en dépit de ses débuts si brillants, dut s'arrêter à son tour pour attendre les retardataires, ce fut une malédiction générale contre les Anglais.

Nous avions tous pensé que Péronne allait être pris dans la première semaine : or, Péronne n'était pas encore pris six mois après !

Je crois réellement qu'aujourd'hui on peut continuer de penser qu'il était possible que Péronne fût pris dans les sept premiers jours.

Certes, nous ignorions alors le vrai but principal de l'offensive, qui fut parfaitement bien rempli : enlever des divisions allemandes à Verdun. Mais il paraît incontestable que, si la ligne s'était déplacée toute entière avec la même rapidité que la droite, la bataille eût réalisé alors complètement - en surplus - la « percée », peut-être définitive, du Cléry : les ruines du village front ennemi...

Hélas! Les temps n'étaient pas révolus.

Quoi qu'il en soit, les Britanniques, en partie, avaient échoué. Et ils avaient eu des pertes énormes : leurs officiers, en tête, s'étaient fait massacrer, la badine à la main.

Mais ils s'étaient battus individuellement comme des lions et l'effet moral, il faut le proclamer, avait été formidable sur l'ennemi : car c'était la première fois que l'Armée anglaise, devenue une grande Armée, se montrait dans sa force.

D'ailleurs, un nombre considérable de prisonniers qui, la plupart, s'étaient rendus sans combat, venait témoigner de l'épouvante des Allemands.

Le dimanche 2 juillet, à 14 heures, les Anglais achevaient la prise de Fricourt, où ils trouvaient des abris profonds de 40 pieds.

Le 3, ils se consolidèrent en s'emparant des bois de Mametz, au sud de Contalmaison : c'est là que plus de 1000 prisonniers furent cueillis dans un seul fourré.

Un officier d'un régiment de Highlanders, dans une lettre, a décrit avec pittoresque ce qu'il a vu, lui blessé, de ce joli coup de filet :

« C'était le plus beau spectacle que j'eusse vu de ma vie. Il y avait 600 boches de tout rang, s'avançant en colonne à travers la campagne, dans la direction de l'arrière ; il va sans dire qu'ils étaient désarmés.

Et de quoi croyez-vous que se composait leur escorte ? De trois gaillards en loques, de notre bataillon, couverts de sang, de poussière et de haillons, l'arme sur l'épaule, et ayant l'air de défiler à la parade... Cela me parut admirable ; aussi j'emboîtai le pas, pour fermer la marche ; et c'est ainsi que j'arrivai au poste de secours. Mais j'avais beau marcher derrière six cents boches, il me fut impossible d'égaliser l'air fanfaron des trois gaillards de tête ! »

Le 4 enfin, les Anglais parvinrent, sous une pluie battante, à s'emparer de La Boisselle; puis, dans une série de combats, toujours sous la pluie, entre le 7 et le 15, ils prirent Contalmaison (défendu par la 3e division de la Garde prussienne), Bazentin, Bazentin-le-Grand, la plus grande partie d'Ovillers, le bois des Trônes, Longueval et le bois Delville.

Le 18, une contre-attaque allemande, qui donna lieu à des corps à corps sauvages, reprenait le bois Delville et Longueval.

Mais il restait aux mains des troupes de Rawlinson et de Gough, depuis le 1er juillet, plus de 10000 prisonniers.

L'avance française

Dans ce même temps, les Français, sous le commandement énergique et précis du général Fayolle, avaient continué leur avance rapide.

Le 2 juillet, les coloniaux s'emparaient de Frise, du bois de Méréaucourt et d'Herbécourt

Le 3, de Buscourt, du bois du Chapitre, de Flaucourt et d'Assevillers.

Le 4, de Belloy-en-Santerre et d'Estrées.

Hem tomba le 5, ainsi que la fameuse Ferme de Monaco, La Ferme de Monaco : Les ruines Hardecourt-aux-Bois le 8, Biaches le 9 : les succès se suivaient au nord comme au sud du fleuve ; le 10, ce fut la Maisonnette, puis le fortin de Biaches, où pénétra un officier du 164e régiment d'infanterie (le capitaine Vincendon), qui, avec huit hommes, fit prisonnière toute la compagnie allemande.

Nous étions aux abords de Barleux, et Péronne était menacé de près ; la ville était là, en face : il n'y avait plus que le canal et le fleuve à franchir.

Les Allemands le comprirent si bien qu'à cette date ils reculèrent leur tête de ligne du chemin de fer de Péronne à Chaumes.

En résumé, en dix jours, la 6e Armée française, sur un front de près de vingt kilomètres, avait progressé sur une profondeur qui atteignait en certains points, dix kilomètres. Elle était maîtresse, entièrement, du plateau de Flaucourt qui lui avait été assigné comme objectif et qui constituait la principale défense de Péronne. Elle avait fait, enfin, presque sans pertes, 12000 prisonniers, pris 85 canons, 26 minenwerfer, 100 mitrailleuses, un matériel considérable : c'était le plus beau succès obtenu depuis la Marne.

Le moment est peut-être venu de dire ici quelques mots d'Amiens

Amiens était à environ 35 kilomètres du front. Pendant le printemps et le début de l'été, tandis que se préparait la bataille et que, par précaution, pour le cas de bombardement ennemi, on déposait les vitraux de la cathédrale et de quelques autres églises, on emmaillotait les portails, on enlevait toiles précieuses et objets d'art, la ville offrit le spectacle d'une joyeuse ripaille, de jour et de nuit.

Chaque soir, quand il faisait beau - et mai et juin 1916 furent très beaux - on se serait cru, à partir de cinq heures, un jour de fête nationale.

Les bouges abondaient ; les prix, à cause des Anglais, étaient partout exorbitants ; le commerce local faisait fortune. Fin juin, quelques jours avant l'attaque, on « révacua » pas mal de gens qui n'étaient là que pour leur plaisir - ou pour le plaisir des autres ; et beaucoup aussi plièrent bagage, d'eux mêmes, en entendant les grondements lointains des canons : la gare, pendant une semaine, fut toute grouillante de cet exode ...

Puis, l'alerte passée, dans le début de juillet, tout le monde revint ; et la fête recommença, avec, peut-être, quelque chose de moins nerveux et de plus solidement gai.

La ville n'avait subi, par obus ennemis, aucun dommage sérieux. »

Les Allemands se ressaisissent.

Les Allemands avaient été surpris : ils se ressaisirent vite ; et, retirant alors de la Meuse divisions sur divisions - et renonçant, par conséquent, à Verdun - ils commencèrent à opposer, sur toute la ligne, une résistance acharnée.

Au 20 juillet, ils avaient amené en renfort plus de 300000 hommes.

Le temps des actions rapides était passé : nous allions retomber dans la bataille d'usure.

La deuxième phase (20 juillet à fin août)

La dernière semaine de juillet, très chaude, d'une chaleur lourde et poussiéreuse, fut encore féconde en brillants faits d'armes.



THIEVAL : Les ruines

Le 20, une grande attaque générale avait été décidée, entre la région de Pozières et celle de Vermandovillers.

Dans le secteur français, nos troupes s'emparèrent, au nord de la Somme, de toute la première ligne entre Hardecourt et Hem; tandis qu'au sud, Barleux, véritable nid de mitrailleuses résistant encore aux assauts de nos coloniaux, était sur le point de succomber.

On ne saurait raconter les traits d'héroïsme. Il faut pourtant parler de celui qui rendit célèbre, à la prise des bois de Hem, le nom du caporal de chasseurs à pied Goutandier.

Le bataillon venait de s'élancer à l'assaut : déjà une première vague avait bousculé l'ennemi, puis une deuxième passait à son tour... Soudain, vers la droite, d'un repli de terrain, une fusillade nourrie partit sur les assaillants.

Le caporal Goutandier, qui se trouvait à l'aile droite de cette deuxième vague, appela un de ses hommes :

- Guillot, viens avec moi ! Et tous deux se dirigèrent vers l'endroit d'où partait la fusillade.
- Guillot, prépare tes grenades, dit le caporal à son compagnon.

Impassibles sous le feu, insouciants du danger, se glissant d'arbre en arbre, ils arrivent à hauteur d'un abri, d'où une compagnie allemande, qui s'y était réfugiée, continuait de tirer. Une pluie de grenades s'abattit sur l'abri boche ; la fusillade s'arrêta aussitôt.

- Rendez-vous ! Cria alors une voix de stentor.

C'était Goutandier qui, toujours dissimulé derrière un tronc d'arbre, clamait cette sommation. Alors, de l'abri, les bras levés, cent hommes sortirent, cent Allemands ayant à leur tête deux officiers.

- Approchez par ici, cria de sa cachette le caporal. Sortez du bois tout de suite, et en route pour l'arrière !

Deux minutes plus tard, les cent Allemands, conduits par Goutandier et par Guillot, arrivaient dans nos lignes. Mais ils avouèrent que plusieurs de leurs camarades étaient restés dans l'abri.

- Viens, Guillot, dit Goutandier ; viens, allons les chercher.

Les deux hommes repartirent... Mais Guillot bientôt tombait, atteint d'une balle à la poitrine. Le caporal, cette fois, dut renoncer à son entreprise

Quelques jours après, le général attachait sur la poitrine de ce brave la croix de la Légion d'Honneur.

Le temps était toujours splendide, mais d'une chaleur accablante.

Les 24, 25, 26 et 27, dans le secteur anglais cependant, l'armée Gough prenait pied dans la forte position de Pozières et reprenait aux Allemands, une deuxième fois, le bois Delville et Longueval. Elle échouait, par contre, au cours de combats féroces qui durèrent pendant plus d'une semaine, sur Guillemont.

Chez nous, le 1e Corps d'Armée (général Guillaumat) remplaçait le 20e et entra en action à son tour ; et, pour ses débuts, il s'immortalisait par la prise de Maurepas, emporté en deux rudes combats, l'un du 12 août (enlèvement de la moitié sud du village), l'autre du 24 août, au cours duquel le 2 bataillon du 1e régiment d'infanterie, composé en grande partie de soldats originaires des régions envahies, sous les ordres de l'héroïque commandant Frère, arracha à la Garde prussienne la moitié nord de cet amas de ruines.

Car il ne s'agissait plus que de ruines !

L'un de nos camarades, qui fut « de Maurepas », Paul Dubrulle, a peint l'effroyable spectacle de ces débris informes, tout sanglants de l'héroïque combat :

« Au sortir du village, un tableau plus sinistre s'offre à moi.

Dans le village, les ruines avaient voilé les horreurs les plus poignantes, la vue des cadavres ; sur ce terrain, elles s'étaient étalées. Le combat a été atroce ; partout des Allemands sont étendus. J'arrive au fameux chemin creux... Mettant à profit cette défense naturelle, l'ennemi y avait organisé une résistance farouche : nos soldats ont dû le déloger, un à un, de ses niches par un combat à la grenade. Le terrain n'avait pas encore été nettoyé.

A chaque pas, sur le bord du chemin, dans les trous, des cadavres gisaient, horribles, noircis, gonflés, mutilés par d'affreuses blessures ; çà et là des membres détachés, des têtes, ajoutaient encore au tragique du tableau.

Le sol était couvert de matériel de guerre en quantité énorme : fusils, mitrailleuses, caisses et bandes de cartouches, grenades, outils, havresacs, capotes, casques, bérets, gisaient éparpillés dans un désordre navrant ... »



CLERY : Le village en ruines

Le 12, grande attaque des Français entre Morval et la Somme toute la première ligne ennemie est emportée, les objectifs sont dépassés par une troupe admirable d'ardeur, et Bouchavesnes succombe. On menace maintenant Péronne par le nord.

Enfin, le 15, les Anglais de Rawlinson, à leur tour, s'élancent sur un front de 10 kilomètres.

Là, pour la première fois, font leur apparition, sur le champ de bataille,

« d'énormes, de terrifiantes machines qui, vomissant le feu par toutes leurs ouvertures, gravissent en courant les pentes les plus abruptes, renversent tous les obstacles, traversent en se jouant les plus solides défenses, les réseaux de fil de fer les plus inextricables, les nids de mitrailleuses les plus meurtriers, broyant tout, écrasant tout, semant partout l'émerveillement, l'épouvante et la mort: ce sont les tanks, ou chars d'assaut, qui, perfectionnés et multipliés, couronneront un jour la totale défaite allemande. »

Le combat dura trois jours, et le « tableau en fut magnifique : avec 4000 prisonniers, Courcellette, Martinpuich, le bois des Fourcaux, le village de Flers.

Et, à cette même date du 17, la 1^e Armée française prenait Vermandovillers et Berny.

Les combats, cependant, il faut bien le reconnaître, devenaient de plus en plus difficiles. Le temps était franchement mauvais : pluie, pluie, pluie, et, de plus en plus, des flots de boue : la bataille « s'enlisait »

Et puis, aussi, l'ennemi réagissait avec un courage et un entêtement auxquels on est bien obligé de rendre éloge, surtout pendant ces batailles de septembre.

Certes, rien de tout cela n'eût été capable d'arrêter les fantassins de France : le 25 septembre encore, dans un élan irrésistible, ils emportaient Rancourt (au nord de Bouchavesnes) et Frégicourt, tandis que les troupes de Douglas Haig, en liaison avec eux et électrisées par leur exemple, faisaient tomber Morval.

Combles était positivement encerclé

Et, le 26 enfin, journée glorieuse : les deux Armées se donnaient la main dans Combles, le principal pilier de la défense allemande, la « clef » entre Bapaume et Péronne; et, d'autre part, tout à fait au nord, les Britanniques enlevaient Thiepval.



GUILLEMONT, ce qui reste du village

La troisième phase (3 septembre à fin octobre)

L'artillerie lourde s'étant avancée sur le terrain conquis, un effroyable bombardement recommença et se remit à broyer les lignes ennemies : obus de 400, de 380, de 270, s'abattirent pendant plusieurs jours, en vue d'une nouvelle grande attaque : celle-ci était fixée au 3 septembre.

Le temps s'était mis à la pluie ; et la boue, cette fameuse boue de la Somme, qui devait rester légendaire, commençait à faire parler d'elle.

Au nord, les Anglais avaient, depuis près d'un mois, fait des travaux d'approche autour de Guillemont « l'imprenable ».

Le 3 septembre, dès les premières heures de l'attaque, Guillemont fut pris. Ginchy, enlevé par les régiments irlandais, fut reperdu.

En liaison avec les Anglais, les Français, le même jour, voyaient tomber entre leurs mains Le Forest et Cléry sur Somme (au nord de la Somme), avec 2000 prisonniers.

Au sud, la 10^e Armée (général Micheler) se mettait en branle à son tour : le 4, elle enlevait toute la première position entre Deniécourt et Vermandovillers: Soyécourt et Chilly (25^e, 136^e régiments d'infanterie, 10^e RAC) étaient pris, avec 2.700 prisonniers; Chaulnes était directement menacé par Liéons.

Le 5, des contre-attaques allemandes furent vigoureusement repoussées et, le 6, la 1^e Armée s'emparait d'une grande partie de Berny en Santerre.

Dans ces trois jours, les deux Armées, française et anglaise, avaient capturé plus de 6000 prisonniers et pris 36 canons. L'avance continua.

Le 9, les Anglais achevèrent de conquérir Ginchy et poussèrent leur marche, en oblique, sur Comblès.

Mais les troupes anglaises étaient très fatiguées.

Joffre et Foch auraient continué la lutte : ils savaient ce qu'ils pouvaient demander aux soldats de Verdun, même en dépit des souffrances de Ruines du Château de Hem l'hiver commençant.

Nous étions maîtres de toutes les hauteurs en face de Bapaume et de Péronne il semble bien que les deux Armées n'avaient plus qu'à donner l'assaut décisif, qui les conduirait rapidement au cœur des deux villes.



Ruines du château de hem

D'autant plus que la résistance allemande, après ce sursaut dont j'ai parlé, paraissait faiblir... Mais le général Douglas Haig ne se crut pas le pouvoir d'imposer à sa jeune Armée, qui aspirait au repos et que les intempéries éprouvaient, un nouvel effort.

Ajoutons que, dans le même temps, tout à fait au sud, nous prenions (250e, 278e, 307e, 308e, 358e régiments d'infanterie) Ablaincourt et Le Pressoir (7 novembre), tandis que les Anglais, au nord, enlevaient Beaumont-Hamel et Beaucourt le 13 novembre.

D'autre part, à l'arrière, on commençait à trouver cette bataille interminable. La «décision» semblait lointaine.

Combien de mois faudra-t-il encore pour faire craquer cette ligne allemande, sans cesse reformée ?

A Paris, Joffre lui-même et Foch, par surcroît, devenaient impopulaires auprès de certains politiciens.

S'en était donc fait : il était impossible, dans ces conditions, de poursuivre l'offensive : la bataille s'arrêta.

Rappelons que l'offensive française sur Verdun (pour la reprise de Vaux) commença aux derniers jours d'octobre.

Conséquences de la bataille

Pour ceux qui ont vu la bataille de la Somme, ce qui reste caractéristique - en dehors des horribles traits communs à toutes les batailles - c'est la dévastation par les marmites et la boue.

On avait déjà vu, au cours de cette guerre, bien des « patelins » démolis ; mais, cette fois, dans ces champs du Santerre, il semblait que toute la région eût été retournée sens dessus dessous, ou comme labourée par quelque soc gigantesque : il ne restait plus trace de vie !... Et d'autant moins trace de vie que, sur tout cela, à partir de septembre, était arrivée, implacable, l'inondation par la boue.

« De toutes les boues, écrit le colonel Lorieux, qui ont été, pour le poilu, l'une des plus cruelles souffrances de la guerre, celle de la Somme occupe, dans ses souvenirs, la première place. Boue lourde, gluante, dans laquelle on ne risque pas de disparaître comme en Woëvre, mais d'où l'on ne sort pas ! »

Pierre Loti, qui visita « l'enfer de la Somme », a écrit, sur ces paysages sinistres, quelques pages saisissantes qu'on voudrait pouvoir citer toutes :

« ... Par degrés, nous pénétrons dans ces zones inimaginables à force de tristesse et de hideur, que l'on a récemment qualifiées de lunaires.

La route, réparée en hâte depuis notre récente avance française, est encore à peu près possible, mais n'a, pour ainsi dire, plus d'arbres de l'allée d'autrefois restent seulement quelques troncs, pour la plupart fracassés, déchiquetés à hauteur d'homme ; et, quand au pays à l'entour, il ne ressemble plus à rien de terrestre : on croirait plutôt, c'est vrai, traverser une carte de la Lune, avec ces milliers de trous arrondis, imitant des boursouflures crevées.

Mais, dans la Lune, au moins, il ne pleut pas ; tandis qu'ici tout cela est plein d'eau à l'infini, ce sont des séries de cuvettes trop remplies, que l'averse inexorable fait déborder les unes sur les autres ; la terre des champs, la terre féconde, avait été faite pour être maintenue par le feutrage des herbes et des plantes ; mais, ici, un déluge de fer l'a tellement criblée, brassée, retournée, qu'elle ne représente plus qu'une immonde bouillie brune, où tout s'enfonce.

Çà et là, des tas informes de décombres, d'où pointent encore des poutres calcinées ou des ferrailles tordues, marquent la place où furent les villages »

Le Santerre, nom mystérieux.

La légende prétend qu'il signifie : Terre de sang ...

Telle quelle, on peut et on doit dire que la bataille de la Somme reste une des grandes batailles de la guerre.

Sans doute, nous n'avions pris ni Bapaume ni Péronne. Mais le vrai but, qui était, ne l'oublions pas, de dégager Verdun, avait été impeccablement atteint.

L'ennemi avait bien vu lui-même, d'ailleurs, dès les premiers jours, sa surprise passée, l'importance d'une telle offensive et ce qu'elle dénotait de véritable force chez nous.



Contalmaison, le château en décembre 1916

Après trois mois de lutte à peine, Joffre avait pu dicter son ordre du jour célèbre du 29 septembre : « Verdun dégagé, 25 villages reconquis, etc... » ; et, la bataille terminée, Douglas-Haig, à son tour, concluait son rapport officiel par cette phrase qui résume bien toute l'offensive de Picardie, en 1916

« Ainsi, les trois principaux objectifs pour lesquels nous avons entrepris cette offensive étaient atteints Verdun a été dégagé, de gros effectifs allemands ont été retenus sur le front occidental et une usure considérable a été infligée aux troupes ennemies ».

L'ennemi avait eu, en effet, 700000 hommes hors de combat, dont 105000 prisonniers ; il avait perdu 350 canons et plus de 1500 mitrailleuses. »

Mais au point de vue stratégique, le grand résultat de notre victoire de la Somme ne devait apparaître que quatre mois plus tard, lorsque, fin mars, les Allemands, se sentant impuissants à défendre le saillant Noyon-Roye, l'abandonnèrent sans bruit, et se replièrent sur la fameuse ligne Hindenburg : ils se refusaient eux-mêmes à subir une seconde bataille

« Te me rappelle, un soir d'octobre 1916, écrit M. Victor Giraud, avoir rencontré un petit chasseur qui, le matin même, avait quitté Sailly Saillisel.

Fourragère, croix de guerre, deux blessures, le casque bosselé, la capote déteinte, encore toute maculée de la glorieuse boue des tranchées tous les signes extérieurs de l'héroïsme.

Rien pourtant, dans sa vie antérieure, ne semblait l'avoir prédestiné à être un héros : simple petit employé dans un magasin de nouveautés, il arrivait en permission, et il allait embrasser sa femme et son enfant. A le voir, à l'entendre parler, tout vibrant encore de la bataille d'où il sortait, on respirait littéralement l'air du front.

Ses propos étaient magnifiques. Avec une modestie parfaite, sans la moindre emphase, sans se plaindre, il décrivait les misères et les dangers de leur dure vie quotidienne, misères et dangers plus terribles que ceux qu'il avait connus à Verdun, les bombardements effroyables, les ravitaillements inexistantes, les abris dans les trous d'obus remplis d'une boue glacée, et la pluie qui tombe sans cesse, qui détrempe les corps et les âmes.

Oui, certes, disait-il, la vie que nous menons est infernale. Mais c'est le devoir. Et nous lutterons jusqu'au bout, car nous sommes sûrs de vaincre. Et nous ne voulons pas que nos enfants voient ce que nous avons vu »

Il n'était peut-être pas un seul soldat français qui n'eût souscrit à ces viriles paroles.

Oui, Verdun, la Somme : deux atteintes irréparables portées au prestige de l'Armée allemande.

Texte tiré de « La grande guerre vécue, racontée, illustrée par les Combattants, en 2 tomes Aristide Quillet, 1922 »



Le génocide arménien

Le génocide arménien est le massacre organisé des Arméniens vivant dans l'Empire turc, entre avril 1915 et juillet 1916. Le génocide a été ordonné par le gouvernement turc dirigé par les Jeunes-Turcs. L'exécution a été confiée à l'armée, à la police et la gendarmerie turques, ainsi qu'à des organisations para-militaires, le tout sous la direction des autorités turques locales. Les Arméniens ont alors été victimes de massacres, de déportation vers le désert syrien (une région de l'empire turc) et de famine. Selon les points de vue très opposés entre les Turcs et les Arméniens, il y aurait eu entre 800 000 et 1,2 millions de victimes (soit le tiers ou la moitié de la population arménienne).

À l'époque, en pleine Première Guerre mondiale, la Turquie, alliée de l'Allemagne, était en guerre contre les Russes. Elle doutait de la fidélité des Arméniens (qui sont des chrétiens orthodoxes) vivant dans l'Empire turc dans les régions proches de l'Empire russe (les Russes sont aussi des chrétiens orthodoxes). De plus l'existence, en Anatolie et Arménie occidentale, d'un territoire chrétien implanté depuis des siècles au milieu d'un vaste ensemble de populations sœurs des Turcs, gênait la possibilité d'un vaste regroupement de celles-ci (ce qui était le rêve des partis pan-turcs).

En 2015, la Turquie n'admet pas que l'on qualifie de génocide les massacres d'Arméniens qui ont eu lieu en 1915-1916 ; par contre les parlements de 23 pays ont reconnu l'existence de ce génocide.



Civils arméniens encadrés par des soldats turcs, en marche vers la déportation. Harput, empire ottoman. Avril 1915

Les Arméniens dans l'empire Ottoman

Proportion des Arméniens dans les vilayets de l'est de l'Anatolie. Le trait vert sépare l'Empire turc de l'Empire russe

Les Arméniens forment une minorité ethnique dans l'empire ottoman

Avant la Première Guerre mondiale, les Arméniens vivant dans l'empire ottoman étaient surtout nombreux, mais non majoritaires dans l'est de l'Anatolie, à proximité des frontières turco-russes et turco-perses. Des Arméniens vivaient également dans l'empire russe (dans ce qui correspond à l'Arménie actuelle).

Il est difficile de savoir combien d'Arméniens vivaient alors dans l'Empire turc. Les chiffres varient selon qu'ils proviennent des autorités turques ou des autorités religieuses chrétiennes. Ils varient entre un million et demi et deux millions et demi d'Arméniens avant 1915, alors qu'il y a 36 millions d'habitants dans l'Empire ottoman.

Dans l'Empire ottoman, les Arméniens étaient considérés comme des habitants de seconde catégorie. Les Arméniens étaient surtout des paysans pauvres « rackettés » régulièrement par les nomades kurdes armés. Mais dans les villes turques, des commerçants arméniens pouvaient bénéficier d'une éducation plus soignée et former une élite intellectuelle.

Après la désastreuse guerre russo-turque de 1877-1878, l'Empire ottoman promet aux vainqueurs d'appliquer le règlement de 1868 qui protégeait les populations chrétiennes (parmi lesquelles les Arméniens) et leur donnait les mêmes droits qu'aux populations musulmanes.

Les premiers massacres d'Arméniens par les Turcs

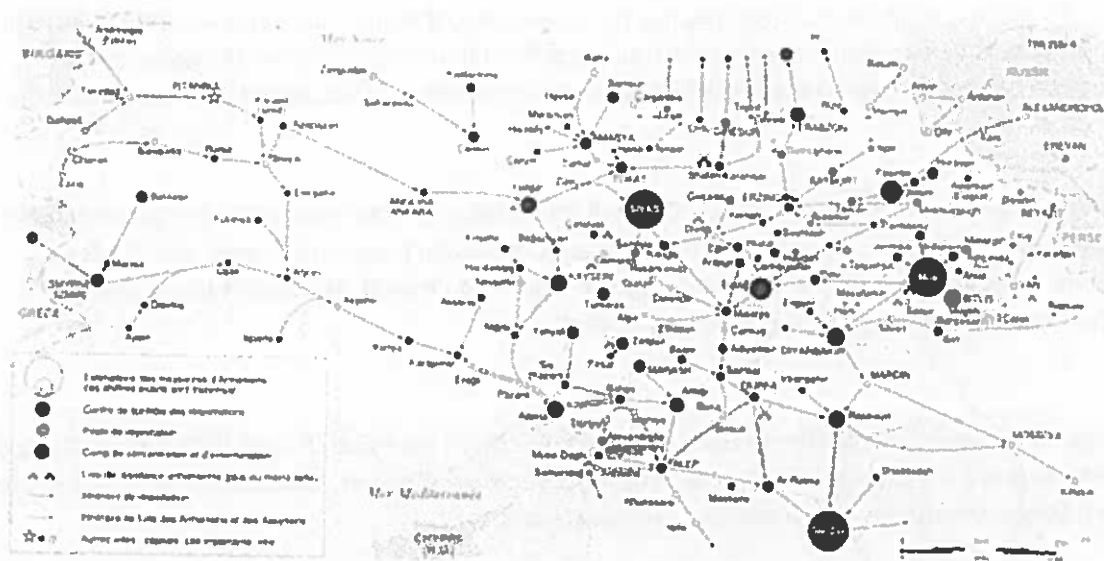
Le sultan Abdülhamid, représenté comme un boucher, organise le massacre des Arméniens. Caricature de l'époque.

Afin d'accélérer les améliorations, dans les années 1880, les Arméniens forment des partis politiques, certains non violents, d'autres socialistes ou encore indépendantistes. Cela déplaît aux gouvernement impérial turc.

De nombreuses révoltes arméniennes sont réprimées par les autorités aidées par les Kurdes. De 1894 à 1896, le sultan Abdülhamid II, surnommé par dérision « le Grand Saigneur » favorise le massacre d'au moins 200 000 Arméniens dans la région de Sassoun : près des 300 000 Arméniens se réfugient dans le territoire russe. La crainte d'une intervention militaire des Britanniques et des Russes fait cesser les massacres.

En juillet 1908, le sultan est renversé par la révolution des Jeunes-Turcs. Un temps alliés aux Arméniens, les nouveaux dirigeants turcs reprennent la politique de répression. En avril-mai 1909, en Cilicie (région d'Adana), l'armée turque massacre près de 30 000 Arméniens.

Le génocide de 1915



Carte des massacres, déportations, lieux de résistance

La Turquie entre dans la Première Guerre mondiale

Le génocide des Arméniens est favorisé par l'entrée en guerre de la Turquie le 29 octobre 1914. Le pays devient l'allié de l'Allemagne (qui avait placé des capitaux importants dans l'empire turc) et de l'Autriche-Hongrie.

L'objectif fixé à l'armée turque est de contrôler fermement le détroit des Dardanelles, afin d'empêcher les Franco-britanniques de ravitailler facilement les Russes en passant par la mer Noire. La Turquie doit aussi attaquer les Russes dans le Caucase. Pour faire face sur ce front nouveau, les Russes devront retirer des troupes qui jusqu'alors combattaient contre les Allemands et les Austro-Hongrois. La Turquie espère que l'effondrement de l'Empire russe, son ennemi depuis des siècles, lui permettra de réaliser son rêve d'unification des populations turcophones et musulmanes, depuis les Dardanelles jusqu'à l'ouest de la Chine, populations qui vivent alors sous la domination russe.

Le Caucase arménien est la région des combats. Des soldats arméniens combattent dans l'armée turque avec fidélité, selon Enver Pacha, le ministre turc de la guerre, malgré les appels des Russes pour les faire changer de camp. Les troupes turques sont en difficulté : elles sont écrasées par l'armée russe en janvier 1915, à Sarikamish. Enver Pacha accuse de trahison les Arméniens vivant dans la région. En avril 1915, des déserteurs arméniens se réfugient à Van, et y organisent la résistance aux Turcs. Après un siège de cinq semaines, les Russes venus à leur secours parviennent à reprendre la ville aux Turcs, le 18 mai 1915. Ils y découvrent plus de 55 000 cadavres de civils arméniens.

Cependant, à la mi-mars, les Franco-britanniques organisent une expédition navale pour forcer le détroit des Dardanelles. C'est un échec. Le 25 avril, les assaillants débarquent des troupes dans la presqu'île de Gallipoli, fortement défendue par les Turcs. Ils y combattent dans des conditions effroyables et devront évacuer les lieux à la mi-décembre 1915.

Le plan de déportation des Arméniens

Dans ces conditions le gouvernement turc estime qu'il faut réduire les divisions intérieures de l'Empire, en particulier le risque d'une révolte des Arméniens, d'autant que certains partis politiques arméniens créent des unités de combattants qui s'enrôlent dans l'armée russe et organisent la contrebande des armes avec la Russie, afin d'armer les populations de la région de Van (en Turquie).

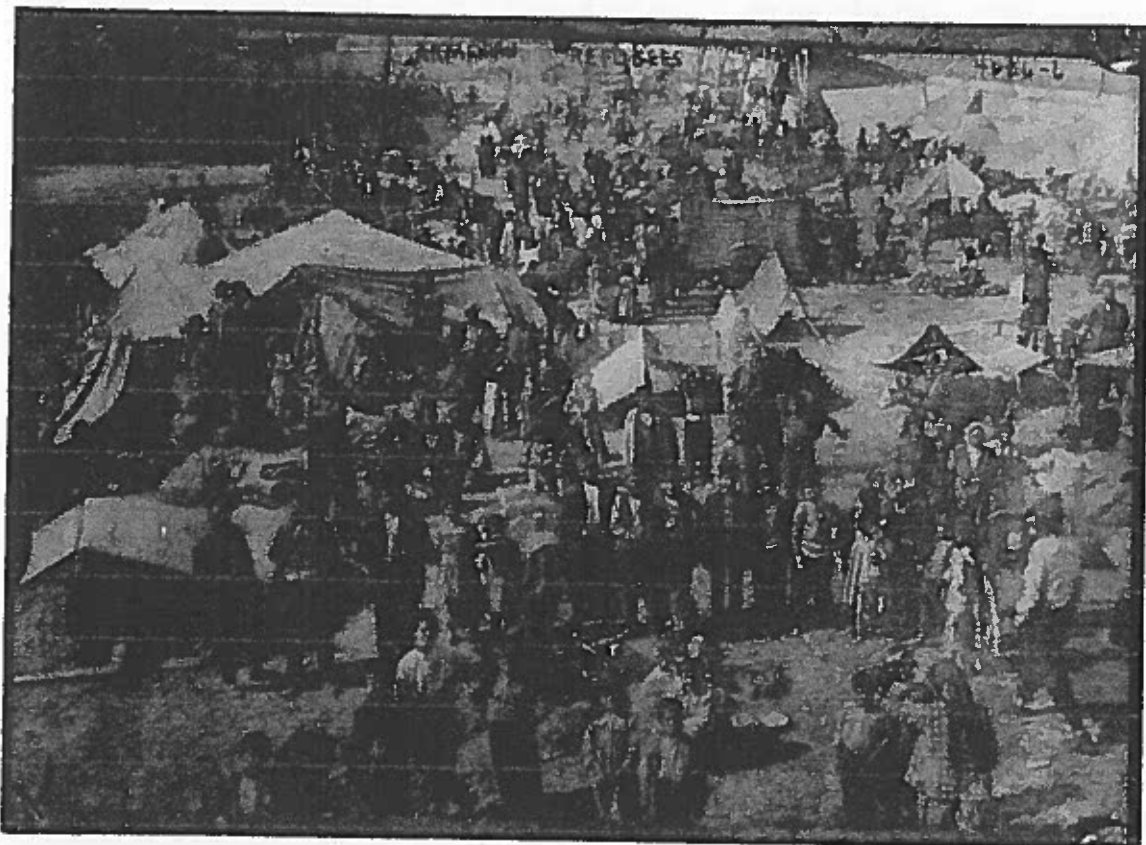
Le plan des Jeunes-Turcs est méthodique. D'abord priver les possibles révoltés d'un soutien militaire : pour cela, dès février 1915, les soldats arméniens sont retirés du front turco-russe, désarmés et placés dans des bataillons spéciaux affectés à des chantiers de travail. Ils y seront discrètement massacrés par la gendarmerie turque aidée par les Kurdes.

Il faut également que l'éventuelle révolte soit privée de chefs : les 24 et 25 avril 1915, les intellectuels arméniens vivant à Constantinople sont arrêtés, puis eux aussi éliminés. On estime à plus de 2300 les notables Arméniens qui ont été arrêtés en quelques jours.



A common sight among the Armenian refugees in Syria. An Armenian child dead in the fields within sight of help and safety at Aleppo.

Enfant arménien mort au cours du voyage de déportation. Région d'Alep.



Camp de déportés arméniens en Syrie

Puis le 30 mai, le gouvernement jeune-turc ordonne la déportation des Arméniens vivant près de la zone des combats, mais aussi dans les régions qui en sont éloignées. Ils doivent rejoindre à pied (ou bien en train) Alep en Syrie (alors sous domination des Turcs), pour être dispersés dans les déserts de Syrie et d'Irak. Toutes les personnes inaptes au service militaire sont déportées, c'est-à-dire les enfants, les femmes et les vieillards. Ils doivent partir avec le moins de bagages possibles. Une fois les villages vidés de ces catégories d'habitants, les hommes restant sont massacrés. Au total, 306 convois de déportés sont dénombrés entre avril et décembre 1915, soit plus d'un million de personnes.

Il dut y avoir des refus d'appliquer les ordres, puisque, le 15 septembre 1915, le ministre de l'Intérieur Talaat Pacha envoie un télégramme à la direction du parti Jeunes-Turcs à Alep : « Le gouvernement a décidé de détruire tous les Arméniens résidant en Turquie... Il ne faut tenir compte ni de l'âge ni du sexe. Les scrupules de conscience n'ont pas leur place ici ... Ceux qui s'opposent à cet ordre ne pourront plus faire partie de l'administration. » Les militaires allemands, très nombreux à Constantinople, laissent faire ou conseillent les troupes gouvernementales.

Les conditions de la déportation sont telles que beaucoup meurent d'épuisement ou de faim en cours de route. Des jeunes gens sont vendus comme esclaves. Certains sont massacrés, en particulier par l'Organisation spéciale, une unité paramilitaire créée par le parti Jeunes-Turcs en juillet 1914. Les survivants sont enfermés dans des camps de concentration comme celui de Deir ez-Zor en Syrie.

CLIMAT ET CONFLITS.

Mars 2016.

Cdt/Hr Etienne CARLIER,

C.D.C.A.

Qui veut modifier le climat ?

En décembre 2015, se tint à Paris la grande conférence annuelle des Nations-Unies sur les changements climatiques, intitulée COP21 (Conference Of Parties 21). Le but poursuivi était d'enrayer le réchauffement de la planète et de parer aux catastrophes naturelles qui en découlent et qui menacent de s'amplifier. La conclusion se résuma à ce que l'on attendait : réduire nos émissions de gaz à effet de serre et pour cela, modifier en profondeur nos modes de production et de vie. Un accord mitigé a été obtenu et les pays participants se sont engagés, avec plus ou moins de bonne volonté, à mettre en œuvre des plans d'action. Cependant, pour certains dirigeants, ce n'est pas tellement modifier le climat qui les intéresse mais plutôt le maîtriser, l'adapter à leurs besoins, voire à leurs ambitions. Et c'est à ce point de la réflexion que la pensée militaire rencontre l'étude de la météorologie.

Au cours de l'Histoire, de nombreuses opérations militaires ont été affectées par les conditions climatiques. Des résultats imprévisibles sont apparus suite aux humeurs de la météo. Les perturbations atmosphériques ont parfois entraîné d'énormes pertes en hommes et en matériel, retournant des situations que l'on croyait acquises.

Au fil des siècles, les dirigeants ont compris qu'il ne fallait pas incriminer les dieux concernant leurs revers guerriers dus au temps mais bien inclure la météo dans leur stratégie. Napoléon l'avait bien compris, même s'il l'oublia en Russie et à Waterloo :

« Le stratège qui ne tient pas compte du facteur temps dans ses plans, ne sera jamais maréchal dans les armées françaises », disait-il.

La plupart des campagnes militaires ont été entreprises à la bonne saison. Le temps a parfois permis aux plus faibles de l'emporter ou de bénéficier de l'effet de surprise, un atout de poids. Il a permis de vaincre un ennemi plus puissant, apparemment invincible. C'est ainsi, par exemple, que le « Vent Divin » - une tempête tombée à pic - a sauvé le Japon en détruisant la plus grande partie de la flotte d'invasion mongole. Les dures conditions de l'hiver russe ont aussi entraîné les défaites de Charles XII de Suède, de Napoléon et d'Hitler.

Nombreux sont les conflits au cours desquels le « Général Temps » est intervenu. Intervention qui a souvent pesé sur l'issue des combats et, bien entendu, sur les suites politiques qui en découlèrent.

Climat et batailles du passé.

L'Histoire est riche en exemples de batailles dont l'issue fut la conséquence directe des conditions météorologiques. J'en ai relevé quelques-unes mais elles ne sont pas les seules ...

En l'an 2, le général romain Varus s'enfonça avec trois légions dans le Teutoburger Wald, afin de pacifier les tribus germaniques remuantes d'outre-Rhin. Mal lui en prit de s'aventurer dans ces régions boisées et marécageuses en septembre, période de fortes pluies. Les sentiers boueux et le terrain gorgé d'eau ne permirent pas aux légions de se déployer. De plus, les légionnaires n'étaient pas protégés contre la pluie incessante. Les Germains, évoluant dans des conditions familières, massacrèrent les Romains et l'intrépide Varus. Seuls quelques rescapés repassèrent le Rhin, pour relater l'ampleur du désastre.

C'est aussi grâce à des pluies diluviennes que Charles Martel infligea, en 732, une défaite mémorable aux Arabes à Poitiers. Trempés et embourbés, les cavaliers musulmans ne purent appliquer leur habituelle tactique de cavalerie légère et furent défaits par les Francs.

L'Invincible Armada, qui devait permettre aux Espagnols de débarquer en Angleterre en 1588, fut dispersée et quasi entièrement envoyée par le fond par une violente tempête de plusieurs jours, entre les Shetlands et l'Irlande. La flotte la plus puissante de cette époque fut détruite par l'intervention de la météo, sans qu'il n'en coûtât un vaisseau à ses adversaires ...

Nous avons déjà parlé des campagnes de Russie menées successivement par les Suédois en 1708, les Français en 1812 et les Allemands, dès 1942. Là, c'est le « Général Hiver » russe qui l'emporta chaque fois, la leçon n'ayant pas servi ...

La Première Guerre Mondiale n'est qu'une succession de batailles auxquelles le temps était partie prenante, changeant chaque fois de camps. Toute cette guerre est symbolisée par la touffeur de 1914, la boue de 1916 et les rigueurs hivernales de 1918. Combien d'attaques meurtrières ne furent-elles pas lancées sans tenir compte – ou malgré – des conditions météorologiques ... De très nombreuses victimes auraient pu être évitées par une meilleure attention au temps.

En mars 1937, à l'issue la bataille de Guadalajara, en Espagne, les Italiens durent céder le terrain aux communistes espagnols. Ils n'avaient pas tenu compte des mauvaises conditions climatiques. Leurs chars et véhicules motorisés s'embourbèrent, devenant ainsi des cibles idéales pour les républicains. Cette bataille, pourtant d'importance minime, eut de graves conséquences sur le début de la Deuxième Guerre Mondiale. En effet, la Guerre d'Espagne ayant servi de « laboratoire » pour les nouvelles armes et stratégies, de nombreux états-majors – comme celui de l'Armée française – conclurent de Guadalajara que la traction hippomobile avait encore des avantages sur la motorisation ! Cela ralentit la mécanisation... Sauf en Allemagne, où on continua à jouer la carte du véhicule de combat motorisé, en créant les grandes unités blindées qui offrirent au Reich les succès de 1939 et 1940.

La Deuxième Guerre Mondiale a fourni plusieurs exemples de l'influence de la météo sur l'issue des batailles. Nous avons déjà parlé de la campagne de Russie, durant laquelle Staline adopta la tactique pourtant bien connue de la retraite jusqu'à l'apparition de l'irrésistible hiver russe, son premier allié. Le 06 juin 1944 avait été choisi pour débarquer en Normandie parce que c'était la seule « fenêtre » d'accalmie pour affronter les flots remuants de la Manche. De plus, comme toute la période présentait une météo déplorable, les Alliés bénéficièrent aussi de l'effet de surprise.

Enfin, la Bataille des Ardennes sonna le glas de l'Allemagne qui, pour son attaque surprise, n'avait pas prévu l'impraticabilité des chemins ardennais

enneigés ni l'éclaircie qui permit à l'aviation alliée d'écraser ses divisions blindées embourbées.

En choisissant de transformer Diên-Bien-Phu en camp retranché en pleine zone Viêt-Minh, fin 1953, les Français réalisaient une bonne opération stratégique. Mais personne ne remarqua que cette cuvette était marécageuse et sujette à un micro-climat très arrosé à la saison des pluies. Les brumes permanentes et les averses torrentielles empêchèrent la logistique aérienne de soutenir les paras français, prisonniers dans la vallée. La méconnaissance de la météo locale fut la cause d'une défaite aux conséquences catastrophiques pour l'armée coloniale française.

Plus près de nous, en 1990, la Guerre du Golfe offrit un dernier exemple du rôle du temps. Là, les alliés occidentaux en ont tenu compte. Ils savaient qu'en hiver, la pluie transformait le sable du désert en boue et qu'en plein été, les vents de sable rendraient l'action des hélicoptères antichars quasi impossible. Sans parler des conditions de combat, par 40 degrés ... Ils lancèrent donc leur attaque de libération du Koweït à la période la plus favorable. De plus, des vents contraires empêchèrent Saddam Hussein d'utiliser l'arme chimique, dont il disposait en quantité.

En plus d'une stratégie bien adaptée, la météo servit efficacement les coalisés.

Le climat : un allié ?

Comme nous venons de le voir, bien des batailles furent influencées par les conditions météorologiques, apportant la victoire au camp qui en avait tenu compte dans sa stratégie. Cela ne pouvait pas échapper aux états-majors ... L'idée vint donc de modifier le temps à des fins stratégiques.

Ce sont les Américains qui expérimentèrent cette idée, au Viêt-Nam, entre 1967 et 1972. La fameuse piste « Ho Chi Minh », axe du nord au sud, permettait d'approvisionner les troupes communistes. Les Américains la bombardaient sans relâche, avec des résultats mitigés. Ils recoururent aux défoliants mais durent abandonner, face à leur propre opinion publique. Les conséquences environnementales sont encore visibles aujourd'hui... Toutes les marchandises étaient acheminées sur cette piste par une noria de plus de 20.000 bicyclettes adaptées au transport de 70 kilos de munitions, armes, riz, médicaments, etc ...

L'état-major US réalisa alors que le pire ennemi de ces vélos était la pluie : manier une bicyclette chargée de 70 kilos de fret, dans la boue, devient quasi impossible. Il fallait donc qu'il pleuve sans cesse sur la piste Ho Chi Minh ! Après les périodes de mousson, l'aviation américaine – le 54^{ème} Escadron de Reconnaissance-Météo - reçut donc la mission d'ensemencer les nuages de particules d'iodure d'argent, qui provoquaient une condensation de la vapeur d'eau et donc, des précipitations abondantes. La piste était dès lors impraticable durant de longues périodes. L'arme météorologique était née. C'était l'opération « Popeye » : 2300 « missions pluies » furent menées sur la piste Ho Chi Minh. Pourtant, les Américains abandonnèrent cette méthode en 1972. L'opinion publique y était encore pour quelque chose mais aussi et surtout le courage des milliers de coolies vietnamiens qui, faute de bicyclettes, continuaient à pied leurs transports d'approvisionnements.

En 1930, l'Armée Rouge avait déjà développé un programme de recherches pour la modification du temps mais apparemment sans succès. Des fusées et des obus chimiques étaient tirés dans les nuages ; cela entraînait parfois des pluies mais pas nécessairement où il fallait ...

Quoi qu'il en soit, l'idée hantait les stratèges : il fallait s'allier la météo et plus seulement la prévoir...

Coup de frein à la recherche ...

Après la guerre du Viêt-Nam, le souci de la protection de l'environnement , poussé par l'opinion publique et les expériences telles que les défoliants (« agent orange ») et les manipulations météorologiques, amena les deux « grands » - Union Soviétique et Etats-Unis – à déposer un projet de convention internationale à l'ONU. Cette convention interdirait d'utiliser des techniques de modification de l'environnement à des fins guerrières et hostiles.

De ce projet sortit la convention ENMOD (Environmental Modification), adoptée le 10 décembre 1976.

Cette convention ne s'applique pas aux défoliants, aux gaz ni au nucléaire : il fallut encore quelques décennies pour que ces matières soient traitées.

Par contre, l'incendie volontaire des puits de pétrole est visé car il voile le soleil pour de longues périodes et modifie ainsi les conditions climatiques. Pourtant, l'Irak n'a pas été poursuivi ... car il n'était pas signataire de la convention !

Voilà bien toute la subtilité et la faiblesse du droit international ...

C'est la maîtrise de la météo qui est poursuivie par ENMOD, en ce compris, le déclenchement de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques : des explosions nucléaires ciblées pourraient y parvenir.

85 pays ont ratifié cette convention. La France et la Chine ne l'ont pas fait. Les Etats-Unis et la Russie – les initiateurs du projet – l'ont ratifiée mais font des recherches, afin de prévenir les catastrophes naturelles. On en pense ce qu'on veut. En 2000, la Chine a créé un « Bureau de Modification du Temps ». On ignore ses résultats ...

Depuis sa création en 1976, ENMOD n'a réuni les états membres que deux fois. L'ONU a visiblement d'autres sujets de préoccupation.

Le principal du contenu de la convention ENMOD du 10 décembre 1976 est concentré dans son premier article. Les suivants sont relatifs à son extension, ses applications et son fonctionnement.

Article 1 : « Chaque Etat partie de la présente convention s'engage à ne pas utiliser à des fins militaires (...) des techniques de modification de l'environnement ayant des effets étendus, durables ou graves, en tant que moyens de causer des destructions, des dommages ou des préjudices à tout autre Etat partie ».

On le voit, la Convention s'applique entre signataires. Rien n'est prévu à l'encontre d'un Etat non signataire qui s'engagerait dans des manœuvres de bouleversements climatiques à des fins hostiles. Nous n'en sommes qu'à une dissuasion relative ...

La météo prend l'offensive.

Depuis quelques années, c'est la météo elle-même qui perturbe l'équilibre des forces dans le monde. Bien sûr, ces changements sont dus aux activités humaines mais ils génèrent des situations conflictuelles, dans des régions parfois inattendues.

-Le Moyen-Orient en révolution à cause de la sécheresse en Chine ?

En 2010 et 2011, la Chine a été victime de sécheresses catastrophiques, s'ajoutant à un phénomène croissant de désertification. L'absence de pluies a provoqué la perte quasi-totale de ses récoltes et l'obligation d'importer du blé massivement, faisant grimper les prix en flèche.

L'effet fut inattendu : le prix du blé tripla en Egypte, créant une situation de pénurie des matières alimentaires. Il s'en suivit de violentes manifestations à l'encontre du pouvoir ; Hosni-Moubarak fut destitué et ce fut le début du « Printemps Arabe », qui s'étendit à d'autres pays. Cela amena l'émergence de l'islamisme intégriste, dont nous subissons tous les méfaits aujourd'hui. A la base de ce problème mondial : le réchauffement climatique en Chine !

-La fonte du Pôle Nord fait monter la pression...

Le réchauffement climatique a déjà fait disparaître d'énormes pans de la banquise. Une conséquence positive est la libération des voies maritimes en passant par l'Océan Arctique. Mais cette fonte rendra bientôt possible l'exploitation des ressources de pétrole (15% des réserves mondiales) et de gaz (30% des réserves mondiales) actuellement sous la calotte glacière.

Sur le plan du droit international, le Pôle n'appartient à personne : c'est une mer gelée. Elle est régie par la Convention Internationale de l'ONU, sur le droit de la mer. Mais les riverains s'y intéressent beaucoup : les Canadiens, les Norvégiens et surtout les Russes, qui ont déjà réactivé d'anciennes bases navales en Sibérie et – symboliquement – planté un drapeau russe sous l'eau, sur la position précise du Pôle. Même les Chinois ont créé une flotte de trois brise-glaces qui patrouillent régulièrement dans l'Océan Arctique « à des fins scientifiques » ... Enfin, les Américains sont là aussi, par l'Alaska. Le Pentagone étudie de nouveaux moyens adaptés à cet environnement extrême. Plus la fonte s'accélèrera, plus la tentation de s'implanter au Pôle sera forte. Le premier qui s'y risquera créera immédiatement un casus belli...

-Le lac Tchad s'évapore ; les conflits s'amplifient.

Depuis plusieurs décennies, l'immense lac Tchad n'a cessé de s'évaporer et de se réduire pour ne plus couvrir maintenant que 25% de sa surface initiale. Les effets sont catastrophiques pour l'environnement et la population. Le lac fournissait l'alimentation en poisson de toute la région ; il irriguait des milliers d'hectares, retournés maintenant au désert. La population n'a plus d'autre solution que d'émigrer. Mais on n'attend pas ces gens ailleurs ... Ces populations affamées constituent le terreau de mouvements islamistes comme Boko Haram, allié de AQMI (Al Qaïda au Magrheb Islamique) et de l'Etat Islamique. Ces mouvements de population sont à la base des conflits du Nord Nigéria, du Tchad et du Mali.

Météo et paix : l'écart se creuse ...

Les exemples se multiplient dans le Monde. De plus en plus de conflits sont latents ou éclatent à cause du réchauffement, de la sécheresse, de l'accès à l'eau et bientôt, des montées du niveau des mers.

Tout cela provoque des migrations massives, impossibles à absorber dans les pays voisins. Beaucoup de ces réfugiés prennent alors la direction de l'Europe, qui n'est plus capable d'accueillir toutes les misères de l'humanité, si elle veut préserver sa culture et son rôle moteur dans le Monde.

Même si certains prétendent le contraire, il n'existe pas de statut de « réfugié climatique ». Cela n'a aucun support légal et reste assimilé au statut de réfugié économique, non acceptable mais aveuglement toléré par les pouvoirs politiques européens. Jusqu'à ce que la coupe soit pleine et que les citoyens eux-mêmes descendent dans la rue ...

Quoiqu'il en soit, le phénomène semble bien en marche : des conflits éclatent, parfois là où on ne les attendait pas, suite à des transformations climatiques ou à des dégradations de l'environnement dues au climat.

La conférence de la COP 21 de Paris a donc toute sa raison d'être et ses intentions sont louables. Mais elle n'empêchera en rien des apprentis-sorciers qui, sous le couvert de la lutte contre le dérèglement climatique, continueront leurs recherches destinées à pouvoir agir directement sur le climat, à des endroits choisis. Modifier le climat est un moyen de guerre, certes illégal suite à la convention ENMOD mais si tentant dans le contexte actuel. La COP 21 pourrait très bien cacher d'autres objectifs, restés en coulisses de cette grande messe de la météorologie...

L'idée doit certainement hanter de nombreux stratèges : celui qui maîtrisera le baromètre, détiendra les clés de la victoire !

Informations complémentaires.

- Huffington Post, février 2016, site.
- Convention ENMOD, Documentation de l'O.N.U.
- METZ, Jules, « Le temps, stratège des batailles », éditions Quorum, Ottignies, 1996.
- Le Monde Diplomatique, août 2015 : « Aux origines climatiques des conflits », par Agnès Sinaï.
- CARLIER, Etienne : « Les routes énergétiques », article MaMer avril 2010.

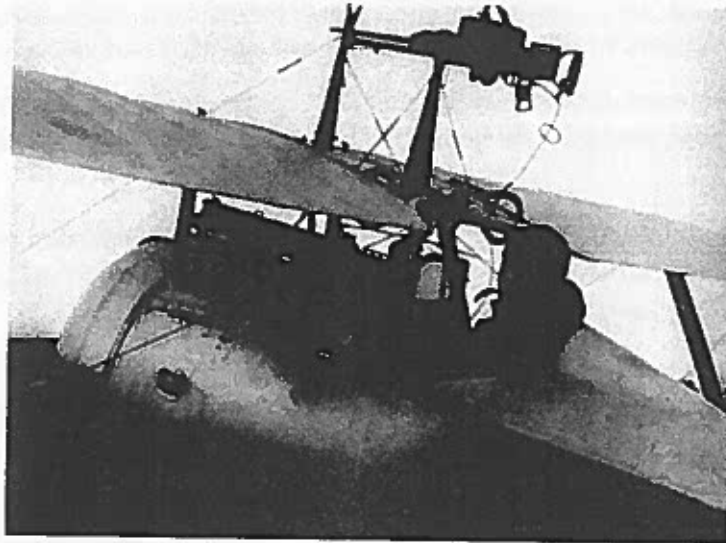
« Les risques de conflits dans le monde », conférences
données au Rotary et à Probus, en décembre 2012.

Escadrille La Fayette

LES SIOUX DU LA FAYETTE

En 1916, sept Américains constituèrent le premier noyau de la fameuse escadrille La Fayette, composée de volontaires venus d'outre-Atlantique combattre dans les rangs de l'aviation française.

A la déclaration de guerre, le 2 août 1914, un certain nombre d'étrangers émirent spontanément le désir de participer au combat aux côtés des Français. Dès le 31 juillet, la presse parisienne avait publié un manifeste, signé du Suisse Blaise Cendrars et de l'Italien Canudo, appelant tous les étrangers résidant en France à se joindre aux forces de ce pays.



Titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme, Raoul Lufbery fut le premier as au palmarès de l'escadrille La Fayette, avec dix-sept victoires homologuées entre le 31 juillet 1916 et le 19 mai 1918

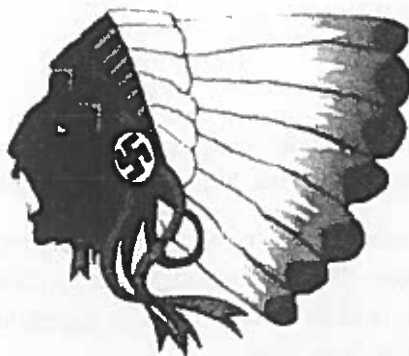
Le lendemain de la mobilisation, un groupe de jeunes Américains se présentèrent dans ce but à l'ambassade des États-Unis où ils s'entendirent répondre que tout Américain se mettant au service d'une nation étrangère s'exposait à perdre sa qualité et ses droits de citoyen.

L'ambassadeur leur donna néanmoins le moyen de tourner la difficulté : l'engagement dans la Légion étrangère. Le 25 août, quarante-trois volontaires s'enrôlaient ainsi dans l'infanterie de la Légion et, après une période de préparation intensive, montaient au front le 30 septembre.

Les premiers aviateurs

Persuadés que la guerre serait courte, les étrangers s'engagèrent massivement dans la Légion; mais, quand la guerre de mouvement fit place à la guerre de position et que tout espoir en une victoire rapide fut perdu, certains d'entre eux tentèrent de se faire verser dans une arme convenant plus à leurs aspirations l'aviation.

C'est ainsi que William Thaw, pilote expérimenté, n'hésita pas à contacter directement le commandant de l'escadrille défendant le secteur dans lequel son unité était au repos, le lieutenant Brocard. Ce n'était pas la première fois que Thaw exprimait le désir de servir dans cette arme, mais sa demande avait été refusée, l'aviation ne possédant pas suffisamment d'appareils pour les pilotes français.



Inspirée de l'insigne personnel de Willis, la tête de Sioux devint, en avril 1917, l'emblème officiel de l'escadrille La Fayette. Conservé jusqu'à nos jours, le svastika disparut temporairement pendant la Seconde Guerre mondiale

Son entretien avec le lieutenant Brocard devait cependant porter ses fruits. Dans les derniers jours de décembre 1914, il obtint, avec deux de ses amis, Jimmy Bach et Bert Hall, d'être affecté dans l'aviation.

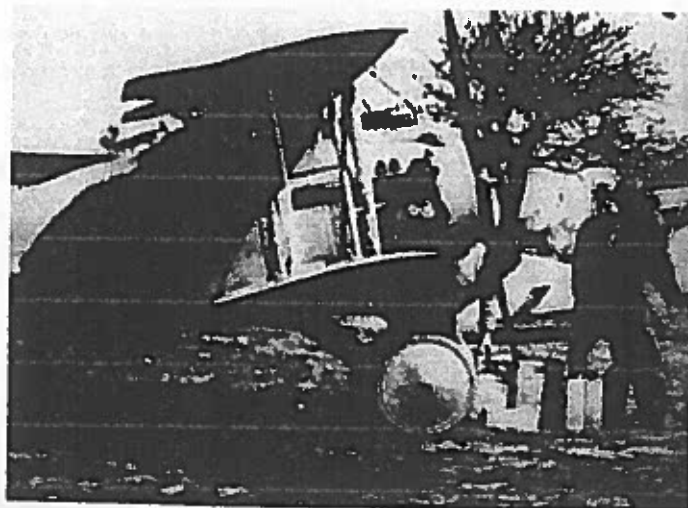
Les débuts des aviateurs américains ne furent guère glorieux. Si Thaw, pilote civil confirmé sur Curtiss, s'adapta rapidement au Caudron, il n'en fut pas de même pour Bach et Hall, qui, malgré leurs affirmations catégoriques, n'avaient aucune expérience en matière d'aéronautique.

Après plusieurs accidents, ils furent envoyés au centre de formation de Pau. William Thaw fut donc le premier pilote américain à être affecté dans une escadrille, la C.42, où, à partir de mars 1915, il se distingua dans des missions de réglage d'artillerie et montrèrent très vite une forte tendance à se disperser. Mac Connell, aveuglé par le soleil, perdit totalement contact avec ses compagnons et, désorienté, mit le cap sur la Suisse.



Ne craignant plus de violer la neutralité de leur pays, les pilotes américains de la SPA. 124 ont hissé le drapeau étoilé

Thenault se lança à sa poursuite et parvint à le rattraper. Tous deux rejoignirent le reste de l'escadrille, et la mission se déroula sans encombre. Cependant, les maigres performances de l'appareil qui lui était confié et la faiblesse de son armement ne permirent pas à Thaw de livrer le combat aérien qu'il recherchait avec acharnement. De leur côté, Bach et Hall, après leur stage à Pau, se révélèrent d'excellents pilotes et furent versés dans une escadrille de chasse dotée de Morane « Parasol ». Acceptés dans l'aviation, quelques autres volontaires américains furent, comme les précédents, dispersés dans différentes escadrilles et intégrés dans le cadre français.



L'Américain Walter Lovell devant son SPAD S-VII, dont le pot d'échappement démonté est déposé sur les haubans de voilure. La N.124 avait officiellement adopté la désignation d'escadrille La Fayette en décembre 1916

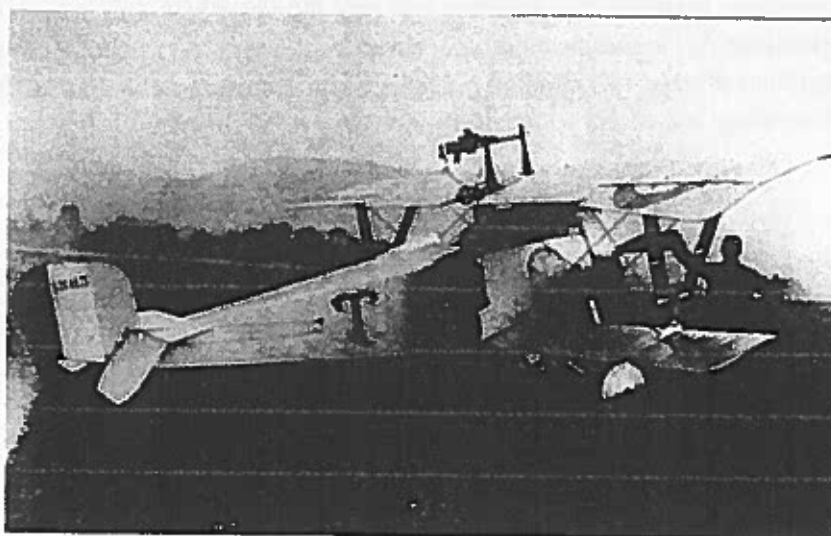
L'escadrille américaine

C'est sous l'impulsion de Norman Prince que vit le jour la première unité constituée uniquement d'Américains. Né aux États-Unis et diplômé de l'université Harvard, Prince avait passé une partie de son enfance à Pau et comptait de nombreux amis à Paris.

C'est ainsi qu'un certain Jarousse de Sillac, le mit en rapport avec le colonel Bouttiaux, personnage important du ministère de la Guerre, qui se laissa convaincre de ne plus faire obstacle à l'engagement direct des Américains dans l'aviation française. Une rencontre avec le général Hirschauer, chef du Service de l'aéronautique, aboutit à la création d'un comité franco-américain (présidé par Sillac et par le docteur Gros) chargé du recrutement des volontaires.

Le 18 octobre 1915, dix-sept Américains servaient en escadrille ou accomplissaient leur stage de formation en école. Lors d'un voyage qu'ils effectuèrent aux États-Unis à la Noël 1915, Thaw, Prince et un autre pilote, Cowdin, purent se rendre compte que l'opinion publique leur était extrêmement favorable, et ce, malgré la violente campagne menée par quelques journaux germanophiles qui, arguant de la neutralité de leur pays, demandaient aux autorités de s'opposer au retour en France des trois hommes. Le fait que le gouvernement américain ignora délibérément cet avis suffit à témoigner de l'ampleur du courant de sympathie que leur exemple avait suscité.

A leur retour en France, en janvier 1916, Thaw Prince et Cowdin reçurent un accueil chaleureux, et Rockwell allant même jusqu'à survoler le terrain d'Habsheim, l'une des principales bases de la chasse adverse.



Le lieutenant Lufbery photographié à côté de son Nieuport en 1916

Il fallut attendre le 18 mai pour que l'escadrille 124 obtint sa première victoire, et ce, grâce à Rockwell. Parti pour une patrouille en solitaire entre Mulhouse et le Hartmannswillerkopf, celui-ci sentit son moteur faiblir alors qu'il franchissait les lignes.

Sachant qu'en cas de panne l'altitude à laquelle il volait (3 000 m) lui permettrait de rejoindre les lignes françaises en vol plané, Rockwell poursuivit néanmoins sa mission. Soudain, il repéra au-dessous de lui un biplan allemand croisant à environ 700 m. L'appareil, un LVG C-1, était un adversaire dangereux puisque armé de deux mitrailleuses, servies l'une par le pilote, l'autre par l'observateur.



Le Commandant Thenault, chef du « La Fayette », sur le terrain de Bar-le-Duc peu de temps avant que l'unité ne passe sur SPAD

Oubliant ses problèmes de moteur, Rockwell amorça un piqué vertigineux. Le tir du mitrailleur allemand fut assez précis pour loger une douzaine de projectiles dans les ailes et le moteur du Nieuport, mais il ne put faire dévier le pilote américain de sa trajectoire. Parvenu à une trentaine de mètres de son adversaire, Rockwell tira une courte rafale (cinq ou six cartouches) puis bascula vers la droite pour éviter la collision avec le LVG, qui s'écrasa immédiatement derrière les tranchées allemandes.

La victoire fut rapidement confirmée par un poste d'observation français. Pour fêter l'événement, son frère Paul lui envoya une bouteille d'un bourbon très rare (80 ans d'âge), ce qui allait être à l'origine d'une des traditions de l'escadrille : il fut en effet décidé que seuls les pilotes remportant un succès homologué auraient droit à une ration du précieux nectar. Surnommé « bouteille de la mort », le flacon présida longtemps aux célébrations officielles.



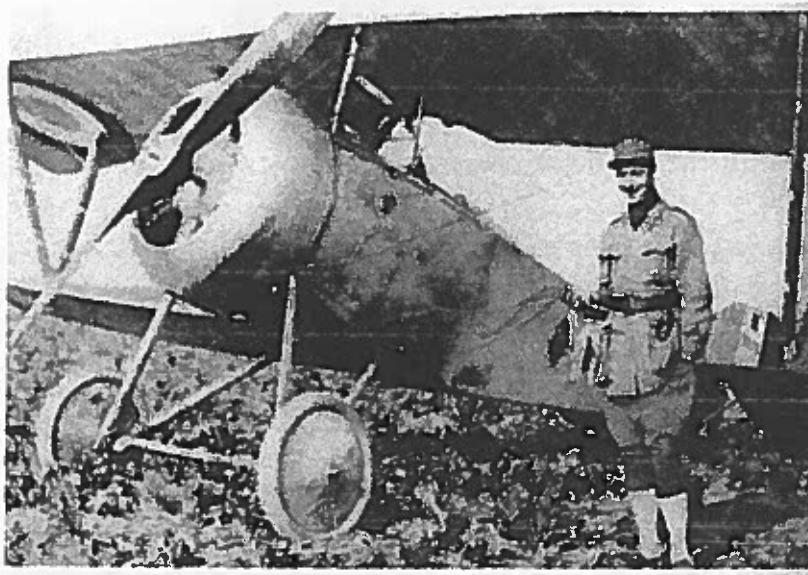
Les SPAD S-X111 de l'escadrille La Fayette rassemblés près du village de Ham, sur le front de la Somme, au printemps 1917, peu de temps après l'entrée en guerre des États-Unis.

Verdun

Le 19 mai, la N.124 reçut l'ordre de se déplacer à Béthonne (près de Bar-le-Duc) pour apporter son soutien à l'aviation française. Après trois mois de combats acharnés, celle-ci commençait à prendre le dessus sur son adversaire, mais les pertes étaient lourdes, et beaucoup d'as avaient laissé leur vie à Verdun.

Dernière arrivée sur le terrain, l'unité américaine se vit confier le rôle, peu enviable, d'assurer au niveau le plus bas l'appui des troupes au sol. Dans ce type de mission, trois escadrilles opéraient en effet conjointement, l'une à 4 000 m, l'autre à 2 000 m et la dernière à 300 m. Voler à cette altitude **au-dessus du champ de bataille** - les avions se trouvaient sur la trajectoire des obus de tous calibres (parfois, touchés de plein fouet, ils se désintégraient littéralement en vol) - exigeait, à n'en pas douter, une grande bravoure et une profonde abnégation.

Les Américains subirent avec courage ce redoutable baptême du feu. Le 22 mai au matin, Hall, attaquant en solitaire trois biplaces allemands avait été accueilli par un tir nourri et n'avait dû son salut qu'à un dégagement précipité. Cette expérience ne refroidit pas l'ardeur du téméraire pilote. Apercevant un Aviatik qui regagnait ses lignes, il n'hésita pas à se séparer de ses compagnons pour se lancer à la poursuite de l'avion ennemi. Grâce à la vitesse acquise en piqué, il n'eut aucun mal à le rattraper.



Plus de peur que de mal pour C. Campbell, contraint de poser son Nieuport 17 dans un champ de betteraves, avec un demi-plan arraché. Il fut abattu en combat aérien en octobre 1917.

Bien que son Nieuport eût reçu quelques balles, Hall se mit en position, et la rafale de sa Lewis tua le pilote adverse, qui s'écrasa à l'intérieur des lignes allemandes. Le 24, Thaw en patrouille avec Rockwell, réussit à abattre un Fokker monoplace. Le combat se déroula aux aurores. Revenus à leur base, les deux hommes n'eurent que le temps de refaire le plein de munitions et de carburant avant de reprendre l'air pour un vol groupant la totalité des pilotes sous les ordres de Thenault.

Se dirigeant vers le secteur de Saint-Mihiel, la formation se rassembla au-dessus des Épargés. Les consignes de Thenault étaient strictes : ne franchir en aucun cas les lignes ennemies et ne déclencher des attaques que sur son ordre. Connaissant la valeur de l'adversaire, le capitaine ne voulait pas engager ses hommes, encore mal aguerris, dans de dangereux combats.

Ils survolaient le fort de Douaumont lorsqu'ils aperçurent, volant à très basse altitude au-dessus de leurs lignes, douze biplaces frappés de la croix noire.

Une telle formation disposait d'une puissance de feu considérable;

en outre, l'attaque de ce type d'appareil exigeait une expérience qui faisait encore défaut à la plupart des pilotes de la N.124; enfin, l'altitude à laquelle évoluaient les Allemands mettait tout assaillant à la merci des chasseurs qui auraient pu se trouver à l'affût à une hauteur supérieure.

Thenault était donc résolu à ne pas engager le combat, quand un des biplaces, quittant la formation, fondit sur les Nieuport.



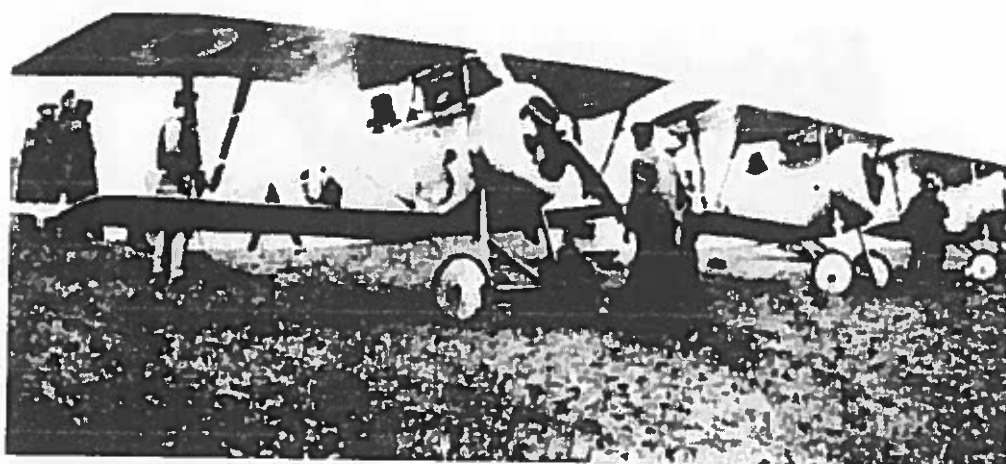
Le pilote Willis devant la tête de Sioux, en fait, celle d'un chef séminole qu'il légua à la N.124 après en avoir fait son insigne personnel. Vingt-six ans plus tard, le pilote américain retrouva le La Fayette en Afrique du Nord, où il lui livra son premier Curtiss P-40.

Cette attaque rompit le fragile équilibre qui existait chez chaque pilote entre l'impétuosité et la discipline, et tous y compris Thenault s'élançèrent sur l'adversaire. Le combat qui suivit fut confus et se prolongea en une série de duels isolés, la fougue des combattants ayant eu pour effet de faire céder le cercle défensif que les biplaces avaient constitué en hâte.

Trois avions ennemis furent mis hors de combat, mais purent atterrir; Chapman et Rockwell furent légèrement blessés. De retour au terrain, on constata que le Nieuport de Thaw était manquant. Après un long moment d'angoisse, un coup de téléphone détendit l'atmosphère : bien que gravement blessé au bras, Thaw avait réussi à se poser dans les lignes françaises, il avait atterri dans les barbelés près du fort de Tavannes, où les fantassins lui avaient porté secours. Il fut par la suite transféré à l'hôpital américain de Neuilly.

Pour courageuse qu'elle fût, l'action du 24 mai avait mis en évidence les faiblesses de la N.124, qui, en particulier, se pliait difficilement à la discipline du vol en groupe. Le capitaine Thenault ne pouvait être tenu pour responsable de cette situation, des ordres émanant du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Guerre lui ayant enjoint de ne pas appliquer dans son unité les mesures disciplinaires et les punitions en vigueur dans l'aviation française.

Il ne pouvait donc compter que sur son ascendant personnel pour contenir la fougue de ses subordonnés. Cependant, l'agressivité dont ces derniers avaient fait preuve dans ce premier grand combat laissait présager favorablement de l'avenir de l'escadrille. Il n'empêche que, dans les semaines qui suivirent, la N.124 subit des pertes sensibles.



Départ en mission des Nieuport 11 de l'escadrille «La Fayette» au printemps 1916.

Le 17 juin, Victor Chapman dut tenir tête à cinq adversaires, mais la rencontre tourna bien vite en un duel avec un Allemand particulièrement audacieux, qui, au dire de l'Américain, manoeuvrait « infernalement bien ». C'est un appareil criblé de balles, bon pour la réforme, que Chapman ramena à Froidos, sur le terrain de l'escadrille 67. Par recoupement, il sut qu'il avait eu affaire à Boelcke, le pilote allemand le plus redoutable du moment.

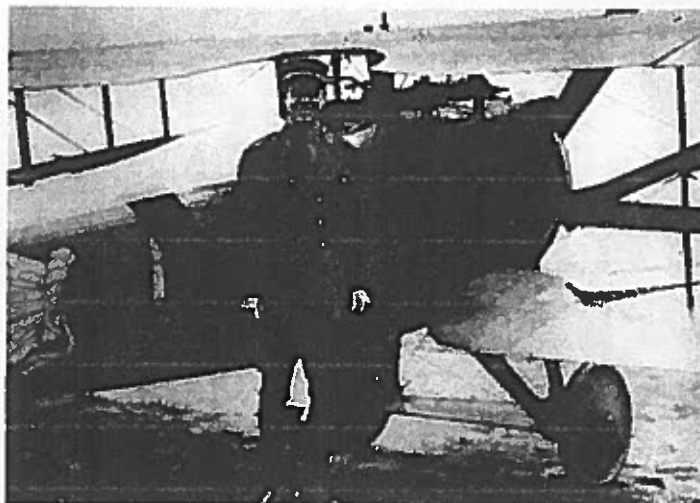
Deux jours plus tard, le jeune Clyde Basley, venant du corps des ambulanciers et récemment arrivé en escadrille, eut à affronter deux Fokker au nord de Verdun. Il fut touché à la cuisse par une balle explosive, qui lui fracassa le bassin et lui perfora les intestins. Par un extraordinaire effort de volonté, Basley réussit, malgré son horrible blessure, à ramener son avion, qu'il posa près des premières lignes françaises.

Il fut transporté dans le centre de soins le plus proche, et ses amis apprirent bientôt que la gravité de son état l'obligerait à rester allongé pendant au moins un an. Le blessé ne pouvant absorber que du jus d'orange, Chapman résolut de lui porter des fruits, et s'envola vers le centre de soins.

En chemin, il ne résista pas à la tentation de venger son camarade. Sur le front, l'explosion des obus de DCA trahissait la présence d'avions ennemis, Chapman se précipita et engagea le combat avec cinq Fokker; mais, malgré sa bravoure, il ne put surmonter le handicap du nombre.

Le 11 août, le sergent Paul Pavelka, blessé l'année précédente alors qu'il servait dans la Légion étrangère, connut une des aventures les plus terrifiantes qui puissent arriver à un pilote : alors qu'il survolait les lignes, son Nieuport prit feu. Pour ne pas brûler vif, il n'avait qu'une solution : piquer pour essayer d'étouffer les flammes et atterrir avant qu'il ne soit trop tard. Ce qu'il fit. Fort heureusement un marécage amortit sa chute, et il se tira de ce mauvais pas avec quelques légères blessures.

Ces coups du sort répétés n'avaient cependant pas émoussé la combativité de l'escadrille. Dans la première semaine de juillet, lors de son bref passage au sein de la N.124, Charles Nungesser abattit un appareil ennemi. Le lieutenant De Laage de Meux concrétisa enfin sa science remarquable du pilotage en sortant vainqueur d'un combat le 27 juillet.



Quatre jours plus tard, Raoul Lufbery, affecté à l'escadrille à la fin du mois de mai, remportait à son tour une victoire qui devait être la première d'une série impressionnante de succès. Né en France en 1885, cet Américain menait une existence de globe-trotter quand éclata la guerre. Engagé dans la Légion étrangère, il parvint à se faire verser dans l'aviation grâce à l'appui de son ami l'aviateur français Marc Pourpe.

Après un passage à l'école de Chartres, il servit quelque temps dans l'escadrille de bombardement 106, puis, formé sur Nieuport à l'école du Plessis-Belleville, il passa à l'escadrille américaine. Après sa victoire du 31 juillet, Lufbery abattit encore deux appareils le 3 août, près du fort de Vaux, et un autre cinq jours plus tard, au-dessus de Douaumont. Le 16 août, Lufbery recevait la médaille militaire et la croix de guerre avec palme. Dans la première semaine de septembre, Rockwell et Prince remportèrent chacun une victoire.



Le SPAD S-VII de Soubiran. La N.124 abandonna ses Nieuport 11 au cours de l'hiver 1916 au profit des N.17, plus puissants et mieux armés.

La pression sur Verdun commençant à se relâcher, une grande partie des forces aériennes fut envoyée sur la Somme pour appuyer l'offensive déclenchée par les Alliés. Le 12 septembre 1916, l'escadrille américaine recevait l'ordre de rejoindre Luxeuil. En trois mois, elle avait accompli dans la région de Verdun un travail efficace : en 146 combats, elle avait remporté treize victoires homologuées, sans compter les nombreux appareils tombés derrière les lignes ennemies. Un pilote, Chapman, était mort, trois autres avaient été blessés en combat aérien et quatre mécaniciens tués lors du bombardement de leur terrain.

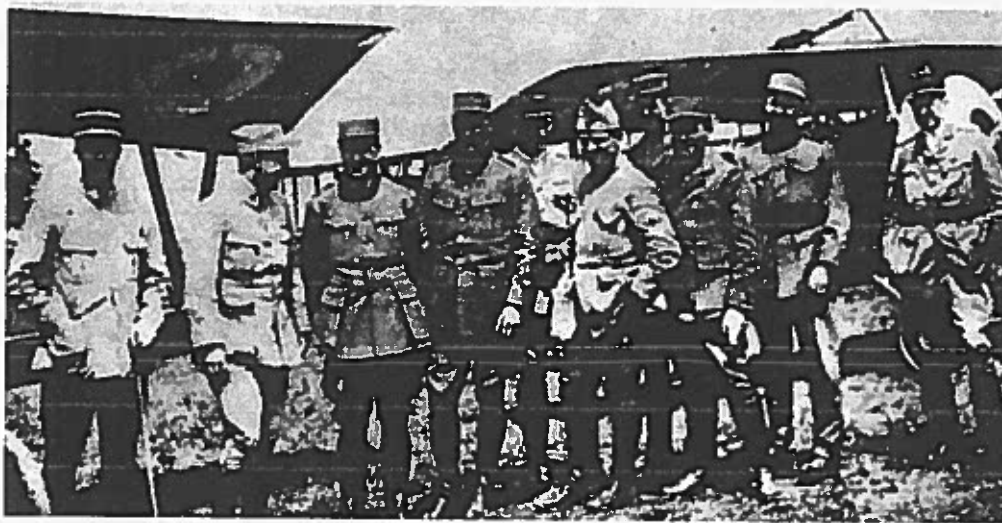
La protection du bombardement

Les instructions prescrivant à la N.124 de rejoindre Luxeuil précisait que les avions arrivés à la limite d'usure devaient être laissés sur place. Aucun appareil n'étant encore livré à la nouvelle base, Thenault accorda à ses pilotes l'autorisation d'effectuer un détour par Paris. Grâce à une annonce relevée dans le New York Herald, Thaw se rendit acquéreur d'un animal appelé à devenir la mascotte de la formation, un lionceau qui répondit bientôt au nom de Whisky. Il se lia bien vite d'amitié avec Fram, le chien-loup du capitaine Thenault. La « ménagerie » fut ensuite complétée par l'arrivée d'un second lion, lequel fut baptisé Soda.

Les nouveaux appareils qui furent fournis à l'escadrille américaine étaient des Nieuport 17 à moteurs de 100 ch et armés de deux mitrailleuses Vickers tirant à travers l'hélice. Malgré la demande expresse du commandant Happe, que les pilotes avaient retrouvé à Luxeuil et qui entendait préserver tous les appareils disponibles pour une mission importante qu'il avait en projet, Lufbery et Rockwell ne purent résister à l'envie d'expérimenter les machines qu'on leur avait confiées.

Le 23 septembre, ils effectuaient une reconnaissance entre Mulhouse et le Hartmannswillerkopf, quand ils rencontrèrent un groupe de trois Fokker. Au cours de l'engagement, la mitrailleuse de Lufbery s'enraya. Il dut rompre le combat, et son compagnon l'escorta jusqu'au terrain de Fontaine. Lufbery en sécurité, Rockwell repartit en solitaire vers son dernier combat. Ayant repéré un Albatros biplace, il l'attaqua en piqué, s'offrant ainsi aux coups du mitrailleur. Il reçut une balle dans la tête, et son avion s'écrasa près du village de Rodon, sur les lieux mêmes de sa première victoire.

La grande opération mise sur pied par le commandant Happe se déroula le 13 octobre 1916. A cette date, en effet, une soixantaine de bombardiers allèrent attaquer les usines Mauser d'Oberndorf sous la protection d'une escorte de chasse. La tâche des Nieuport était délicate, car ils ne disposaient que d'une autonomie de deux heures, alors que la mission impliquait un vol de cinq heures.

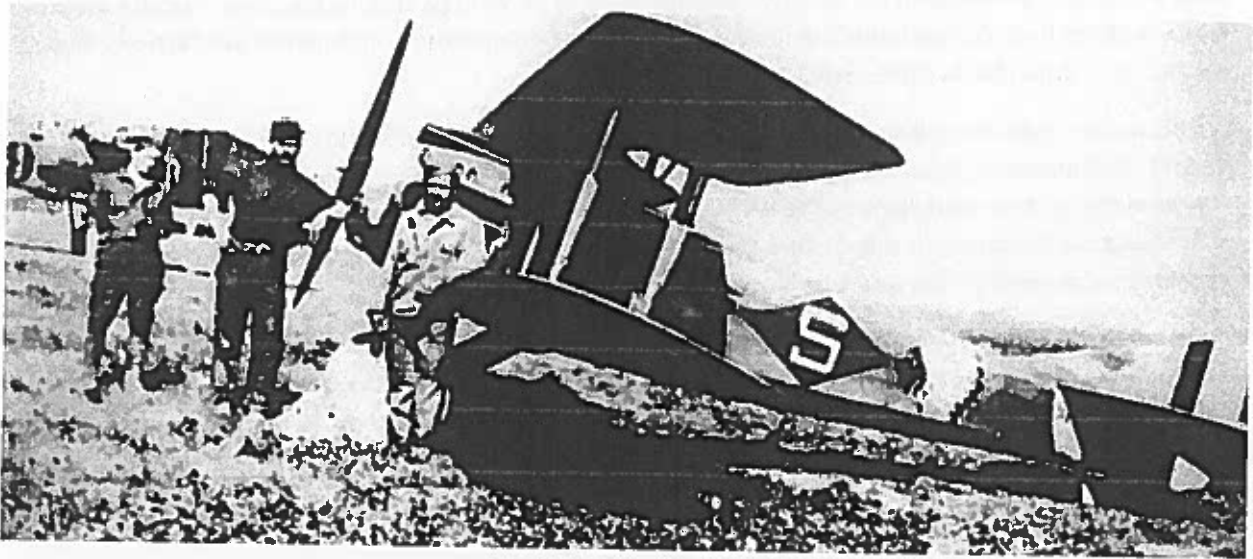


Pilotes français et américains en juillet 1916 : de gauche à droite, lieutenant De Laage de Meux, Chouteau, Johnson, Lawrence Rumsey, James Mac Connell, Thaw, Lufbery, Rockwell, Didier Masson, Norman Prince et Bert Hall

Les pertes les plus sensibles furent enregistrées lorsque les chasseurs, à court de carburant, abandonnèrent la formation pour aller se ravitailler. Revenue sur les lieux du combat, la N.124, qui alignait quatre avions, trouva les bombardiers dispersés, aux prises avec une meute d'appareils allemands. Chacun prit sous sa protection un groupe ami et tenta d'en éloigner les chasseurs adverses. Au cours des combats, De Laage abattit deux appareils, Lufbery, Masson et Prince remportèrent chacun une victoire.

Malgré les efforts déployés, 10 % des bombardiers furent détruits, et l'escadrille fut endeuillée par la mort de Prince. Protégeant un groupe d'attardés, ce dernier ne put rejoindre le terrain de Corcieux

qu'à la nuit tombée et ne vit pas une ligne électrique, que son appareil percuta. Celui qui avait tant oeuvré pour la création de l'escadrille américaine mourut des suites de ses blessures le 15 octobre 1916. Il avait participé à cent vingt-deux combats aériens et abattu cinq avions allemands. Proposé au grade d'officier, il fut promu chevalier de la Légion d'honneur sur son lit de mort.



Soubiran devant son N.17 frappé de la tête de Sioux et de ses initiales

Combats sur la Somme

Le 23 octobre 1916, la N.124 quittait la base de Luxeuil pour aller s'établir à Cachy, sur le front de la Somme, où, grâce à la concentration des forces aériennes opérée par le colonel Barès et à l'apparition d'un nouvel avion, le SPAD, les Alliés étaient maîtres de l'air. La N.124, placée sous les ordres du commandant Féquant, au sein du groupe d'escadrilles n° 13, réceptionna son premier SPAD, à moteur HispanoSuiza de 140 ch, dans les premiers jours de novembre, alors que le mauvais temps avait pour effet de ralentir l'activité de l'aviation.

C'est à cette époque que l'escadrille reçut son appellation définitive: le 4 novembre, un message du ministère de la Guerre stipulait que le nom d'Escadrille américaine devait être abandonné pour celui d'escadrille des Volontaires.

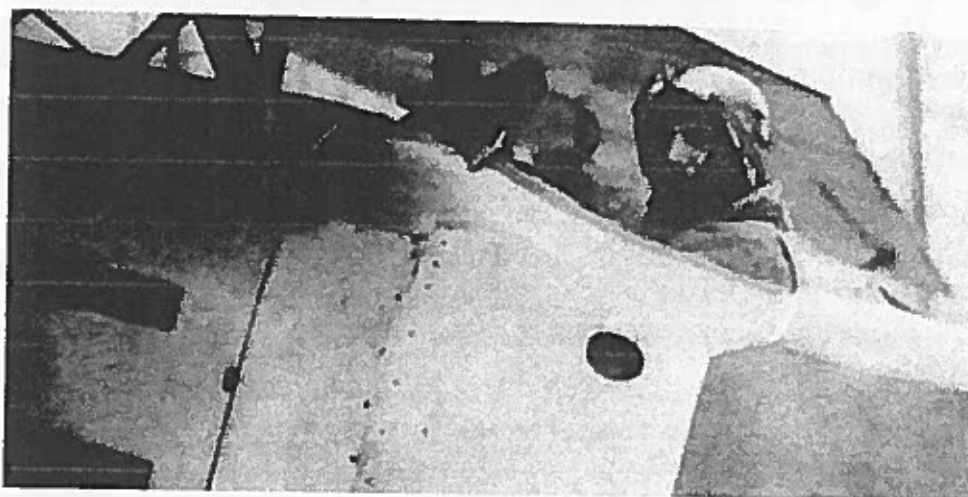
Cette mesure, motivée par des raisons d'ordre diplomatique, fut très mal accueillie par les pilotes, et, le 6 décembre, un nouveau télégramme donnait à l'unité le nom définitif d'escadrille La Fayette », qui fut adopté avec enthousiasme. Elle choisit comme emblème la tête de Sioux dessinée par le mécanicien Suchet et améliorée un peu plus tard par le sergent Harold Willis.

Avec le retour du printemps, l'activité aérienne reprit. Le haut commandement avait besoin de renseignements précis sur le repli des troupes allemandes dans le secteur de Saint-Quentin. C'est au cours de l'une de ces missions de reconnaissance que le sergent Mac Connell fut abattu. Suivant la progression du front, l'escadrille s'installa à Ham, où elle apprit, le 6 avril 1917, que les États-Unis étaient entrés dans la guerre.

L'enthousiasme que souleva cette nouvelle devait cependant être tempéré par une série de deuils. Le jeune pilote Genet, qui était arrivé à l'escadrille en janvier 1917 et avait activement milité en

faveur de l'entrée en guerre de son pays, tomba le 16 avril, suivi le 23 par Ronald Wood Hoskier; affecté à l'escadrille dans le courant de l'hiver, celui-ci fut abattu aux commandes du seul biplace que possédât l'escadrille et à bord duquel avait également pris place Dressy, l'ordonnance du lieutenant De Lage.

Ce dernier fut profondément affecté par la mort de cet homme qui lui avait sauvé la vie en 1914, alors qu'il était lieutenant de dragons. Il ne devait pas lui survivre longtemps, puisque, le 23 mai, victime d'un incident mécanique, son avion s'écrasait, l'entraînant dans la mort. Il totalisait sept victoires. Les conditions du combat avaient désormais radicalement évolué. Les Allemands ne se présentaient plus qu'en grandes formations, rapidement dénommées par les Alliés «Flying Circuses »



Le commandant Battesti au poste de pilotage de son Gourdou 32 en 1928. Cet officier français fut le premier à reprendre l'insigne de tradition du La Fayette après la guerre

Il faut croire que les Américains s'adaptèrent très bien à ces conditions de combat, puisque durant son séjour à Ham, qui s'acheva le 3 juin, l'escadrille « La Fayette » soutint 66 combats, remportant sept victoires homologuées et huit probables, mais au prix de la perte de quatre pilotes (trois tués et un blessé).

Ses effectifs furent alors renforcés. Comptant vingt-sept pilotes et dix-huit appareils (dont dix SPAD), elle fut engagée au plus dur de la bataille, d'abord dans le secteur du Chemin des Dames, puis, à partir du 17 juillet, dans les Flandres, à Saint-Pol-sur-Mer. Le 7 juillet, elle avait reçu son drapeau, que le commandant Du Penty remit sur le front à William Thaw.

Pour la première fois, dans la préparation d'une offensive, le GQG semblait avoir pris pleinement conscience du « fait aérien ». L'attaque projetée devait commencer par la destruction systématique de l'aviation ennemie, tant en vol qu'au sol. Pour ce faire, l'escadrille s'entraîna au bombardement à très faible altitude.

L'offensive débuta le 31 juillet, par un temps déplorable qui cloua l'aviation au sol et finit par stopper l'élan de l'infanterie. Durant les éclaircies, l'escadrille « La Fayette » dut affronter un adversaire redoutable, le « cirque Richthofen », et fut pour la première fois citée à l'ordre de l'armée le 15 août 1917. Quand l'offensive des Flandres fut suspendue, l'escadrille quitta Saint-Pol (20 août) pour Senard, en Argonne, précédée par l'élite de l'aviation allemande!

Dans ces circonstances difficiles, Lufbery se montra encore le pilote le plus remarquable, multipliant patrouilles et combats. Les tâches assignées à l'escadrille durant cette seconde bataille de Verdun furent multiples. Tout au long du mois de septembre, elle livra cent cinquante combats et remporta cinq victoires confirmées, accomplissant en outre de nombreuses missions de protection ou même de mitraillage de tranchées. Un pilote, Mac Monagle, trouva la mort le 24 septembre au-dessus de la forêt de Hesse.

La dissolution de l'escadrille

Le 30 septembre, l'escadrille regagnait le terrain de Chaudun pour participer à la reconquête du Chemin des Dames. Le 1^{er} octobre, jour de l'offensive, Campbell fut abattu au-dessus de l'Ailette. Le même jour, Lufbery détruisait six appareils, dont trois furent homologués.

A la fin du mois d'octobre, l'escadrille se vit affecter, avec Christopher W. Ford, le dernier des trente-huit pilotes qui combattirent dans ses rangs. Un accord passé entre la France et les États-Unis permit aux aviateurs de choisir l'armée dans laquelle ils désiraient continuer la lutte. A l'exception de Parson, qui resta dans l'armée française et combattit au sein de la SPA.3, tous optèrent pour l'US Army.

Le transfert officiel eut lieu le 1^{er} janvier 1918. Rebaptisée N.103, l'escadrille devait constituer le noyau du premier groupe de chasse américain, qui fut placé sous les ordres de Thaw. Lufbery, promu commandant, fut chargé d'en organiser un second, mais, le 19 mai, il trouva la mort au-dessus de la région de Toul.

L'escadrille « La Fayette » remporta quarante et une victoires homologuées durant le premier conflit mondial, mais son apport le plus important fut sans aucun doute de symboliser, dès les premiers jours, la solidarité de l'Amérique avec la France. Au total, deux cent dix Américains (dont trente-huit pilotes) servirent dans l'aéronautique française, constituant le « La Fayette Flying Corps ».

La tradition du « La Fayette » fut reprise en 1920 par une unité française. Vingt ans plus tard, la tête de Sioux s'inscrivait encore sur le fuselage d'appareils combattant sur de nouveaux champs de bataille aériens.

14. LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA CAMPAGNE D'AFRIQUE

Origine

Alors que la guerre faisait rage en Europe, les Allemands ne sont pas restés inactifs en Afrique et la Force Publique belge fut engagée dans plusieurs campagnes coordonnées avec des corps français ou anglais. Cette médaille était destinée aux participants de ces campagnes au Cameroun (1914-1916), en Rhodésie (1914-1915), dans l'Est-Africain allemand (1916) ou sur les frontières orientales du Congo belge entre 1914 et 1918. Elle fut créée par Arrêté Royal du 21 février 1917 et comporte deux classes, la médaille d'argent (pour les militaires ou fonctionnaires européens) et celle de bronze (pour les indigènes). La dernière grande campagne en 1917, partant du Tanganika dans l'Est-Africain allemand se terminera avec l'occupation de la ville de Mahenge. Les Campagnes d'Afrique prendront fin à la signature de l'armistice du 11 novembre 1918, la Force Publique avait perdu 9.000 hommes dans ces opérations.

Description

La médaille a 30 mm de diamètre et est surmontée d'une couronne royale avec bélière. L'avert montre un lion, les pattes de devant sur un rocher avec au fond, d'autres rochers et quelques plantes et arbres tropicaux. En haut se trouve une petite étoile qu'on retrouve sur le revers, entourée des dates "1914" et "1916". Le revers reprend trois branches de laurier, partiellement couvert des principales citations des campagnes d'Afrique: KAMERUN / OUESSO ASSOBA / MULUNDU JAUNDE / AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE / KIGALI / NUANSA UDJILI / USUMBURA BIARAMULO / KITEGA ST MICHAEL / TABORA". Le ruban est bleu clair avec un liseré jaune de cinq millimètres de chaque côté.



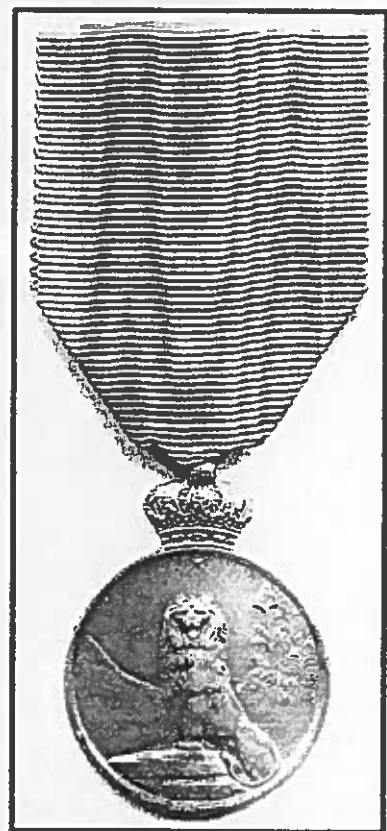
Campagne d'Afrique 14-18
(Argent)



Campagne d'Afrique 14-18 (Revers)

Variantes

Un Arrêté Royal de 1931 modifiait la dénomination de la médaille pour faire état 'des campagnes d'Afrique', la date figurant au revers devait être modifiée et devenir "1917". Comme la plupart des titulaires avaient déjà reçu leur médaille, la victoire de Mahenge clôturant la campagne de 1917 sera commémorée par une barrette "MAHENGE" portée sur le ruban.



Campagne d'Afrique 14-18
(Bronze)



15. LA MÉDAILLE DU PRISONNIER POLITIQUE 1914-1918

Origine

Décernée aux Belges qui, pendant la guerre, ont été détenus par l'ennemi pendant au moins un mois pour des actes de courage ou de dévouement à la cause des alliés.

Description

Cette médaille en bronze, créée le 26 décembre 1930, est identique à la Médaille du Roi Albert à l'exception de son ruban qui est bleu clair avec un liseré tricolore belge placé horizontalement en travers du ruban. Comme la Médaille du Roi Albert il existe une version flamande et une version francophone.

Par l'Arrêté Royal du 17 août 1951, les civils qui recevaient cette médaille se voyaient également attribuer la Médaille de la Victoire et la Médaille Commémorative 1914-1918.

Médaille gravée par G. DEVREESE. Elle a été est grave à +/- 5.000 exemplaires



Médaille du Prisonnier Politique français avers et revers



Médaille du Prisonnier Politique néerlandais avers et revers



Diplômes et brevets

Un diplôme d'Aimé STEVENS accompagne la médaille



Diplôme pour la médaille du Prisonnier Politique par Aimé STEVENS (35.0 x 51.0 cm) réalisé par Ets Jean Malvaux

16. LA CROIX DES DÉPORTÉS 1914-1918

Origine

Remise à tous les Belges qui, pendant la 1ère Guerre Mondiale, ont été déportés en Allemagne pour avoir refusé de travailler pour l'occupant et ont été réduits à effectuer des travaux forcés par l'ennemi.

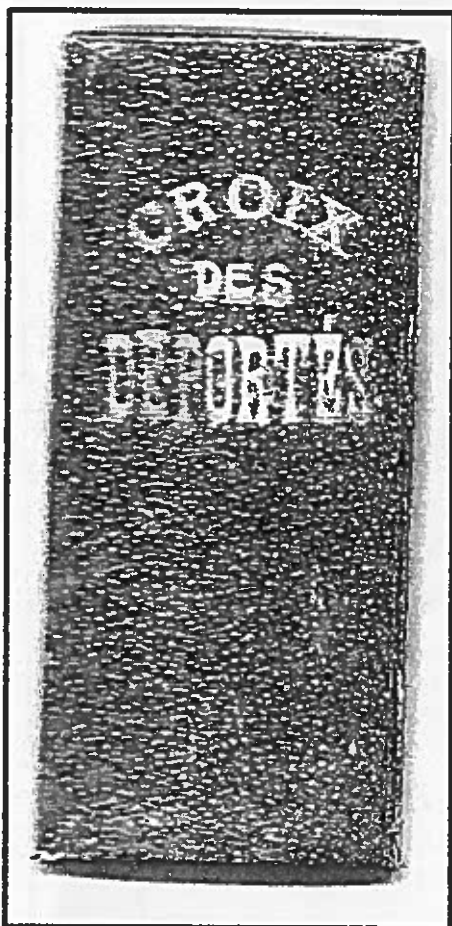
Quelques 55.000 exemplaires de cette croix en bronze, créée le 27 novembre 1922, ont été décernés. Les déportés qui étaient en âge d'obligation militaire ne recevaient pas cette décoration. Les déportés morts à cause de leur déportation, recevaient à titre posthume l'insigne de Chevalier dans l'Ordre de Léopold II avec rayure d'or.

Description

L'avvers et le revers de la croix sont identiques et portent uniquement les années "1914" et "1918" sur les bras horizontaux; le ruban est rouge foncé avec des chevrons aux couleurs nationales belges.

Diplômes et brevets

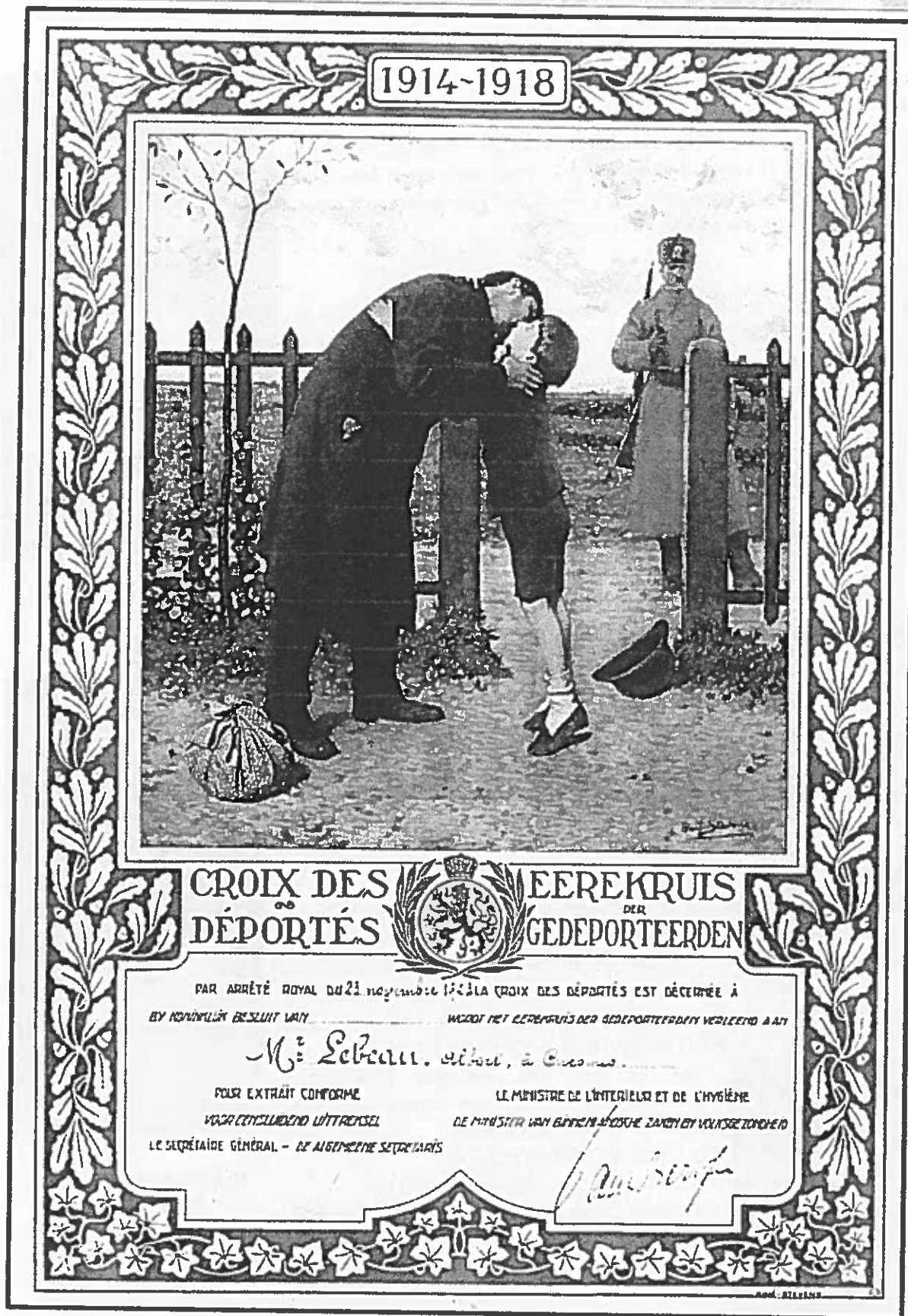
Un diplôme d'Aimé STEVENS accompagne la médaille



Ecrin d'origine de la Croix des Déportés



Croix des déportés



Diplôme pour la médaille du Prisonnier Politique par Aimé STEVENS (35.0 x 50.0 cm) réalisé par Ets Jean Malvaux

Le même dessin a été utilisé pour réaliser un brevet pour la décoration civique de guerre remise à des déportés.

17. LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE COLONIALE 1914-1918

Origine

Cette médaille commémorative fut décernée aux personnes qui, en service dans la colonie (Congo) le 4 août 1914, furent maintenus dans leurs fonctions civiles ainsi qu'à ceux qui ayant rejoint l'armée ont, par après, reçu l'ordre de retourner à leur fonction civile.

Description

Cette médaille en bronze doré fut établie le 20 juin 1935. L'avert et le revers sont identiques : une étoile à cinq pointes perlées, avec un lion en médaillon, sur un fond de feuilles. La suspension de la médaille est formée par des lauriers.

Le ruban est bleu outremer avec un liscré tricolore sur chaque bord (noir à l'extérieur), une barrette avec millésimes "1914-1918" se place sur le ruban.



18. LA MÉDAILLE DE LA RESTAURATION NATIONALE 1914-1918

Origine

Cette médaille fut créée par l'Arrêté Royal du 22 mai 1928 pour récompenser les mérites des administrateurs, commissaires ou collaborateurs des sociétés coopératives qui furent créées dans le but d'aider le gouvernement à réparer les dommages, matériels ou personnels, causés par la guerre.

Description

La médaille est en bronze doré de 35 mm de diamètre et montre à l'avert, une représentation de la Belgique : une femme, des fleurs en main devant le panorama d'une ville avec une tour en réparation. Le revers comporte une vue des ruines de la ville d'Ypres avec les millésimes "1914" et "1918" et dans un panneau en bas, orné de deux branches de chêne, le texte "SOUVENIR DE LA RESTAURATION NATIONALE". Selon l'arrêté royal, le texte est unilingue francophone, cependant sur les exemplaires connus, le texte est bilingue: "AANDENKEN VAN DE NATIONALE HERSTELLING".

Médaille gravée par Alfred MAUQOY.

Le ruban est rouge avec deux bandes bleu clair.



Médaille de la Restauration Nationale (avert)



Médaille de la Restauration Nationale (revers)

19. LES MÉDAILLES DU COMITÉ NATIONAL DE SECOURS ET D'ALIMENTATION 1914-1918

Origine



Ces médailles furent créées le 31 mai 1919. Leur but est de récompenser le service et le dévouement de ceux qui travaillaient pour le Comité National de Secours et d'Alimentation.

La décoration comporte quatre classes:

- 1^{ère} Classe en bronze doré avec rosette,
- 2^{ème} Classe en bronze doré,
- 3^{ème} Classe en argent
- 4^{ème} Classe en bronze.



Comité National de Secours et d'Alimentation
1^{ère} classe

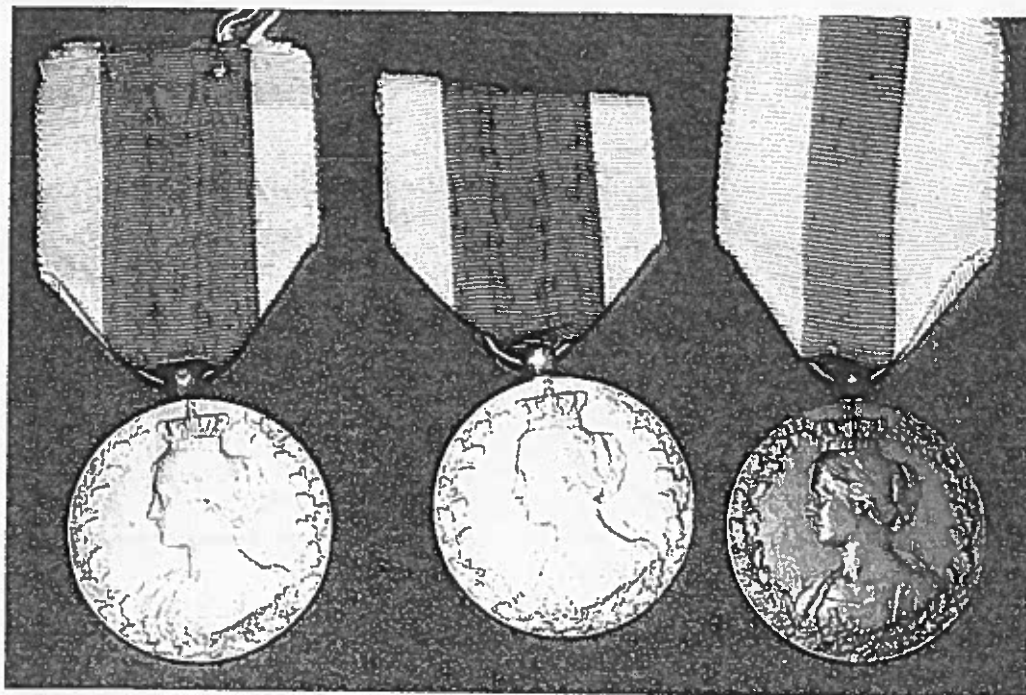
Cette décoration a reçu le nom dérisoire de "Médaille du Haricot" à cause de la quantité formidable de haricots secs qui ont été distribués par les collaborateurs du Comité pendant la guerre. Comme les haricots, les titulaires de ces médailles sont fort nombreux, la principale liste des personnes recevant une médaille a été publiée le 21 août 1920 et comptait 230 pages !

Description

L'avvers de la médaille porte l'effigie de la Belgique (une femme couronnée) entourée de feuilles de chêne. Le revers a, au centre, les initiales "CN" (Comité National) et les dates "1914" et "1918" entre deux épis de blé. En exergue se trouve l'inscription bilingue "EN SOUVENIR DE SA COLLABORATION - TERHERINNERING AAN ZIJN MEDEWERKING".

Médaille gravée par G. DEVREESE.

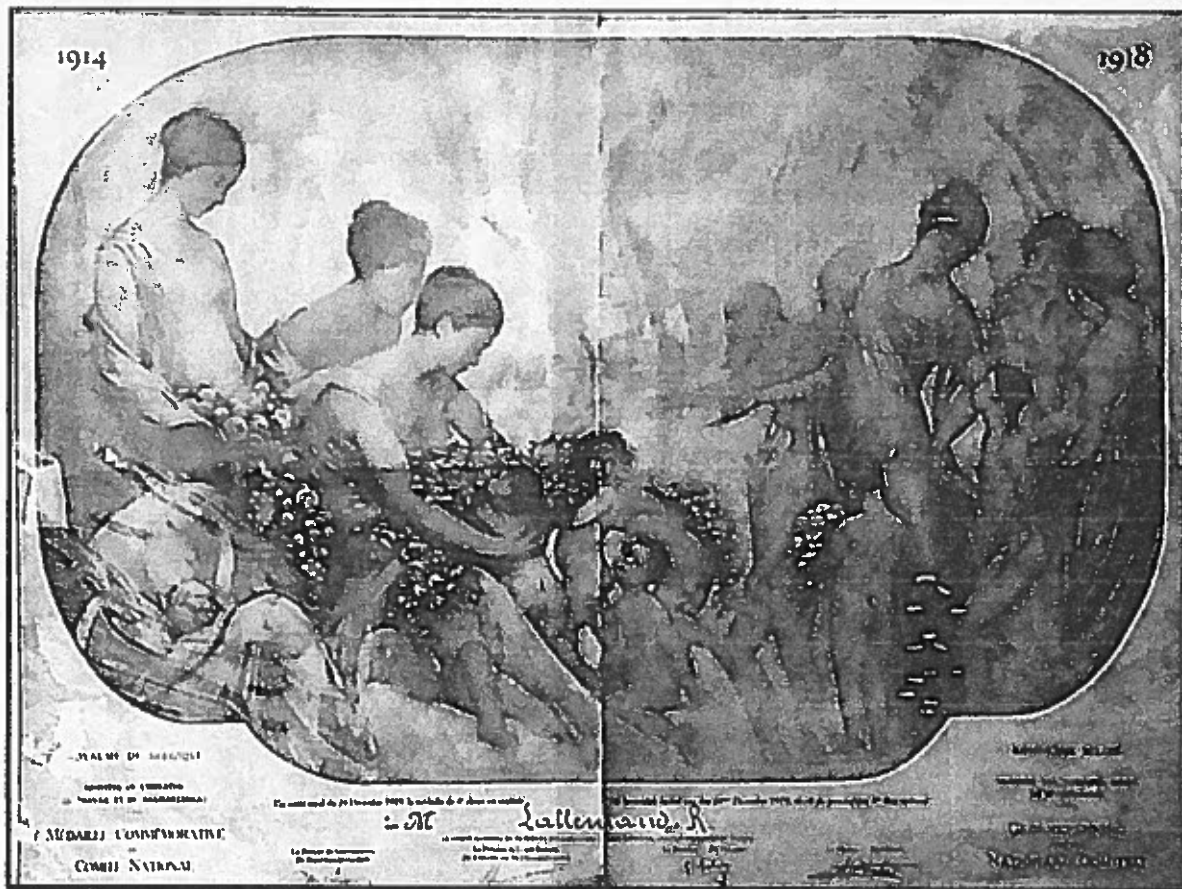
Le ruban est rouge avec des bords blancs.



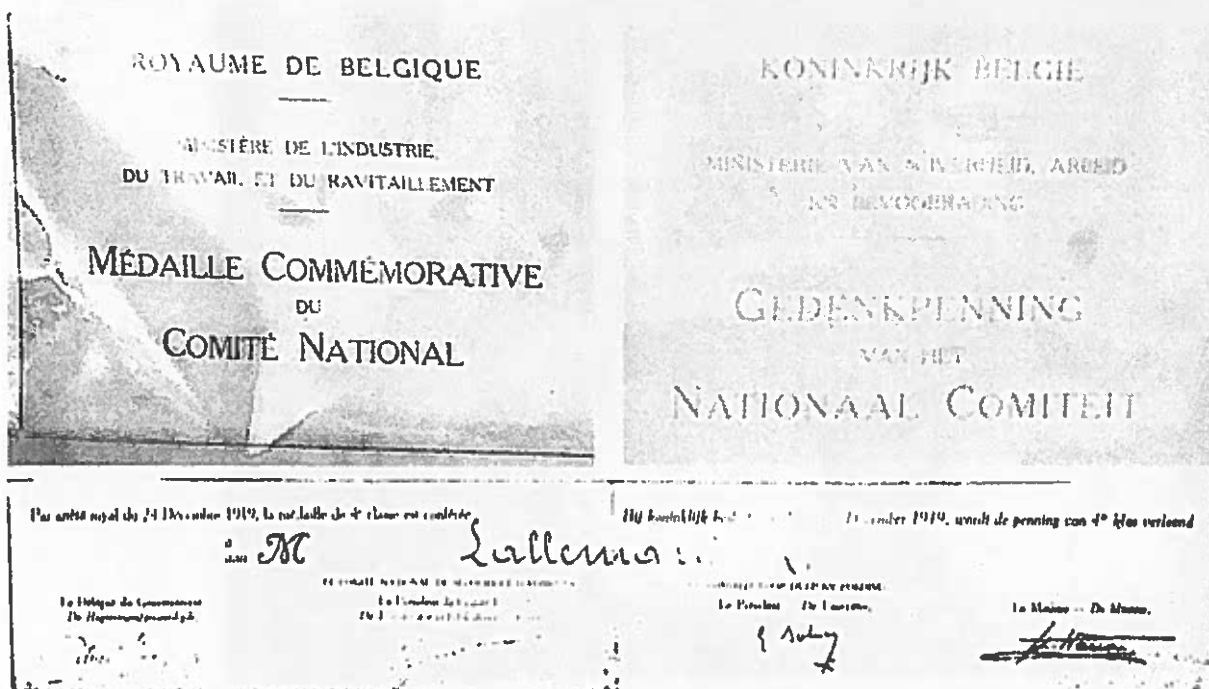
Or - Argent - Bronze - on remarquera les différences de largeur des bandes blanches

Diplômes et brevets

Un brevet accompagnait chaque nomination et les noms des récipiendaires étaient publiés au Moniteur, vu le grand nombre d'attribution, on devrait donc en trouver facilement mais ...
 Je ne sais pas si les brevets étaient différents en fonction des niveaux de la décoration, le seul que j'aie jamais vu est un document imposant (vvv x vvv cm) de couleur orange pour une décoration de 4ème classe.



Voici un agrandissement des informations figurant au bas du diplôme.



20. LA MÉDAILLE DE LIÈGE

Origine

Cette médaille en bronze fut frappée à l'initiative de la Ville de Liège pour être remise aux défenseurs de la ville et des forteresses de Liège de 1914. Elle fut décernée pour la première fois en avril 1920 lors d'une cérémonie où étaient présents le Duc de Brabant (Prince Léopold, le futur roi Léopold III) et le Général Leman (Commandant de la place de Liège en août 1914). Bien qu'il s'agisse d'une médaille non officielle, le port sur l'uniforme par des militaires en service actif fut toléré.

Description

Au centre de l'avvers, le "Perron Liégeois" sur un fond formé par la décoration française de la Légion d'Honneur et une couronne de laurier. Les lettres LG et le millésime "19 / 14" bordent le Perron. Sur le tour se trouve le texte "LA VILLE DE LIÈGE A SES VAILLANTS DEFENSEVRS".

Le revers représente une scène de guerre avec au premier plan la coupole d'un fort éventré et en flammes d'où sortent des soldats, dans le fond on aperçoit les méandres de la Meuse.

Le ruban, aux couleurs de la Ville de Liège, est rouge et jaune.



Médaille de Liège
(avers et revers)



La médaille est l'œuvre du sculpteur liégeois Georges PETIT

Diplômes et brevets

Il n'y a pas eu de diplôme ou brevet mais une simple lettre-brevet émanant du Conseil Communal.

Passion collection

Le nombre des défenseurs de la Place Forte de Liège en 1914 est évalué à 750 officiers et 38,500 sous-officiers et soldats. 11.700 Médailles ont été frappées pour le compte de la Ville de Liège et toutes ont été distribuées.

La référence à la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur se justifie par l'attribution de cette distinction à la Ville de Liège dès 1914 pour son attitude héroïque.

21. LA MÉDAILLE DE LA BELGIQUE RECONNAISSANTE

Origine

Cette médaille a été créée par l'Arrêté Royal du 30 mars 1920. Elle est un témoignage de reconnaissance pour les personnes ou institutions étrangères qui d'après les lois de leur pays ne pouvaient pas accepter une décoration belge.

Description

La médaille d'un diamètre de 78 mm est en bronze. A l'avant, sur le tour, l'inscription : « LA BELGIQUE RECONNAISSANTE », au centre deux femmes drapées se serrent la main. Celle de gauche est couronnée et symbolise la Belgique, elle tient par sa main gauche une fillette portant une gerbe de fleurs.

Elle a été gravée par G. DEVREESE dont le nom se trouve à l'exergue.

Au revers, au centre un emplacement pour recevoir une gravure, surmonté de l'écusson de la Belgique bordé de drapeaux et avec une guirlande de lauriers en dessous.

La médaille était remise officiellement, personnalisée dans un écrin avec les titres du titulaire sur le couvercle.

LES PARAS : MYTHES et REALITES.

Commentaires destinés au voyage du CROR-Mons en Normandie, en

Juin 2016.

Cdt/Hr E. Carlier.

Les parachutistes constituent une arme très récente, qui vit le jour vers 1932. Le concept initial consistait à déposer des combattants d'infanterie légère derrière les lignes ennemies, afin d'ouvrir un nouveau front ou de désorganiser l'adversaire ou encore de le prendre en tenaille, tout cela avec, si possible, un effet de surprise.

Par la suite, certains états-majors ont vu dans cette technique d'attaque, la possibilité de créer une troupe d'élite, capable de réaliser des actions hors de portée des troupes classiques. Le recrutement devint plus strict, la formation et l'entraînement plus affinés, les techniques de combat individuel et de survie, poussés parfois à l'extrême.

On créa donc une arme d'élite que les états-majors considérèrent comme telle ... parfois à tort. En effet, les missions les plus dures et les plus risquées furent confiées aux parachutistes, tout en perdant de vue que même les paras avaient des limites : des limites humaines.

C'est l'ignorance de ces limites qui poussa les états-majors à engager leurs paras dans des missions quasi impossibles dans certains cas, ou très coûteuses en vies humaines, dans d'autres cas.

A l'inverse, on a vu plus d'une fois des paras sous-utilisés, comme infanterie légère, aboutissant ainsi à un gaspillage de forces qui auraient pu être bien utiles ailleurs.

Si les parachutistes d'aujourd'hui présentent bien des similitudes d'un pays à l'autre, il n'en fut pas toujours de même au début.

Voyons donc comment évolua cette arme d'élite, de 1935 à 1944, chez les principaux belligérants.

Les premières unités de parachutistes militaires apparurent en **Union Soviétique**, vers 1932. L'utilisation était massive. Durant les manœuvres de 1935, un largage de 2500 hommes avec matériel et véhicules ébahit les observateurs étrangers. En 1940, les Russes disposaient d'environ 18.000 paras. Ils tentèrent une grande opération au début de la guerre, en 1941, en parachutant deux régiments, en plein jour, immédiatement derrière les lignes ennemies. Les Allemands les mitraillaient avant même qu'ils ne touchent le sol. Ce fut un échec complet.

Par la suite, les Soviétiques tentèrent encore un largage de 10.000 paras pour la prise du Dniepr. Ce fut à nouveau l'échec : hommes mal entraînés, largages sans précision, nombreux paras égarés, atterrissages dans les lignes ennemies. Il n'y eut que 2.300 survivants. Les Russes abandonnèrent alors les opérations parachutées et reconvertirent les paras dans l'Infanterie.

Les **Français** avaient assisté aux manœuvres russes de 1935 et développèrent une unité parachutiste, forte de 400 hommes en 1940. Elle ne fut pas utilisée, vu le mouvement de recul permanent de l'Armée française mais beaucoup de paras s'échappèrent lors de la débâcle et rejoignirent l'Angleterre, où ils formèrent les premiers groupes SAS de la France Libre. Ceux-ci s'illustrèrent par la suite, dans des missions difficiles en pays occupés.

L'**Allemagne** fut le premier pays où les « Fallschirmjägern » connurent le succès, sous la direction du Général Kurt Student. Ils dépendaient de la Luftwaffe et non de la Wehrmacht, ce qui simplifiait la mise sur pieds des opérations : une seule force gérant l'ensemble des problèmes d'organisation. La doctrine des Allemands était d'attaquer par petites unités, sur des objectifs ponctuels. Cela fonctionna très bien en Belgique, lors de la prise des forts d'Eben-Emael, en Hollande et en Norvège. Ils réussirent encore une très belle opération par la prise du canal de Corinthe, en Grèce.

Les paras allemands durent alors intervenir massivement en 1941, pour la conquête de la Crête, occupée par les Anglais et les débris de l'armée grecque. Ce fut leur plus importante attaque aéroportée. Là aussi, l'action en masse ne leur réussit pas. Même si les Fallschirmjägern contribuèrent largement à la prise de la Crête, les pertes furent catastrophiques. Pour citer le Général Kurt Student : « *La Crête fut le tombeau des parachutistes allemands* ».

Les paras allemands s'illustrèrent encore par leur défense héroïque de Monte-Cassino (Italie) en 1944. Utilisés comme infanterie en défensive, ils subirent des pertes énormes.

L' **Italie** créa aussi une unité de parachutistes en 1938, en Libye, où elle ne fut pas employée. Cette unité exécuta une mission parachutée sur l'île grecque de Céphalonie en 1941. Ce fut un succès ... vu l'absence de résistance ! Après un projet annulé de saut sur Malte, il n'y eut pas d'autres missions aéroportées. Les paras italiens furent alors transformés en infanterie légère et combattirent héroïquement à El Alamein, sous le nom de « Chasseurs d'Afrique » (Régiment « Folgore »).

Le **Japon** ne fut pas de reste. Ses paras prirent deux aérodromes, aux Philippines et en Indonésie, lors de leur invasion. Pour le reste de la guerre, ils ne livrèrent plus que des combats d'infanterie.

Les **Etats-Unis** utilisèrent leurs parachutistes pour la première fois en Nouvelle-Guinée, en 1943. Il s'agissait de parachutages discrets, destinés à désorganiser l'ennemi avant de lancer un débarquement sur l'île. Ils prirent ainsi trois aérodromes japonais. Sur le front du Pacifique, ce ne furent que des opérations ponctuelles mais efficaces, mêlant sabotages et harcèlement. Ils participèrent cependant à une opération de plus grande envergure en Birmanie, avec les Britanniques.

Pendant tout ce temps, en **Grande-Bretagne**, on étudiait les techniques des autres belligérants et on affinait l'arme aéroportée. De 1942 à 1944, les Anglais pratiquèrent des parachutages d'équipes de quelques hommes sur les pays occupés : France, Belgique, Hollande mais même en Allemagne. Il s'agissait de missions de renseignements, de sabotages ou de contacts avec les résistants. Le parachutiste anglais devint un commando. Les meilleurs formèrent les SAS. On assiste ici à un véritable perfectionnement de l'arme, dont s'inspirèrent bientôt les Américains. L'optique était d'éviter les opérations de grande envergure, de plein jour, sensées mener des attaques massives une fois arrivés au sol, dans le style soviétique. Les exemples d'échecs de cette tactique ne manquaient pas. La technique anglaise apporta beaucoup de succès : des opérations limitées mais efficaces.

Pourtant, il fallut bien jouer sur une grande dimension, avec le débarquement de **Normandie**. Vu l'ampleur de l'opération, un support massif de parachutistes était nécessaire. Mais les largages se firent de nuit, avec beaucoup de précautions : usage de leurres, actions de diversions, support des « Pathfinders », etc ... Cela n'empêcha pas quelques erreurs comme des largages dans les marais ou sur Sainte-Mère-Eglise en flammes ... Là aussi, l'ampleur de l'opération, sur une zone particulièrement bien défendue, entraîna de lourdes pertes mais quand même un grand succès. En Normandie, les paras n'étaient pas les seuls aéroportés. Il y avait aussi les troupes amenées en planeurs... Mais ça, c'est une autre histoire, que nous découvrièmes à « Pegasus Bridge », le fameux pont de Bénouville !

Pour en finir avec la Deuxième Guerre Mondiale – premier conflit où furent engagés les parachutistes – signalons encore les deux dernières opérations aéroportées, après le Débarquement.

L'opération « **Market-Garden** » était l'initiative du Maréchal anglais Bernard Montgomery et relevait plus de sa volonté d'être le premier à traverser le Rhin que d'une saine et prudente stratégie. Négligeant le renseignement, 34.000 parachutistes – plus qu'en Normandie – furent largués entre Nimègues et Arnhem, aux Pays-Bas, afin de tenir les ponts et zones sensibles ... mais en pleine concentration de troupes d'élite ennemies. Ce fut un échec retentissant : 16.000 paras furent perdus (morts, blessés et prisonniers). Ce désastre démontre encore une fois le caractère très aléatoire de l'emploi massif des aéroportés.

C'est en décembre 1944 qu'eut lieu la dernière opération aéroportée de la guerre, lors de la Bataille des Ardennes. Elle est à l'initiative des Allemands. Afin de préparer l'avance des Panzers, l'opération « **Stösser** », commandée par le Colonel von der Heydte, consistait à larguer 870 paras dans la région de Malmédy, afin qu'ils tiennent les ponts sur la Meuse et les carrefours vitaux. Mais les équipages des Junkers 52 chargés du parachutage n'avaient aucune expérience du vol de nuit et disséminèrent leurs paras sur tout le plateau des Hautes Fagnes, parfois à plus de 50 kilomètres de l'objectif ...

L'opération fut un échec sur le plan stratégique. Seulement 250 parachutistes rentrèrent dans leurs lignes. Cependant, sur le plan psychologique, on peut parler de réussite, vu l'effroi et la désorganisation que les Fallschirmjäger allemands provoquèrent sur les Américains.

Les fortunes diverses des opérations aéroportées de la Deuxième Guerre Mondiale firent la réputation mythique du parachutiste. Entre soldat d'élite et combattant parfois sacrifié, la réalité est que le parachutiste occupe une place unique dans l'arsenal des états-majors et qu'il a évolué vers un professionnalisme extrême, qui en fait un acteur de premier plan aujourd'hui, même dans les missions humanitaires. Et dans ce domaine, il a encore de l'avenir ...



BULLETIN D'INSCRIPTION

Alain KICQ, rue de la Licorne 34 – 7022 Hyon
Tél. 065/35 42 85 – GSM 0485/13 12 01
e-mail: alain.kicq@hotmail.be

Nom et prénom :

Grade :

Adresse :

.....

Tél. :

Votre e-mail :

.....

- Verse le montant de la cotisation 2016, soit 12,50 € sur le
compte BE64 0015 7243 3452 du CROR Mons
Virement effectué le 2016

- Participera au Te Deum du 21 juillet OUI - NON
- **Monchartourn 2016** organisé par les Cercles OR et SOR
de Charleroi, Mons et Tournai

Nombre de personnes :

PAF : 58,00 € X personnes =

(1) 50,00 € X personnes =

Montant versé le sur le compte
BE64 0015 7243 3452 du CROR Mons.

Pour les membres du CROR Mons en règle de cotisation 30 juin 2016 et
leurs épouses

